1903

71 bottom

173, 179, 204

POÉSIES

NOT
18/6
2vols

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE

POÉSIES :

I. — Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. Le Concile féérique. . . . . . 1 vol.

II. — L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Derniers Vers. Des Fleurs de bonne volonté. . 1 vol.

MORALITÉS LÉGENDAIRES, six contes en prose, suivis des DEUX PIGEONS . . . . . 1 vol.

MÉLANGES POSTHUMES : *Pensées et Descriptions. Pierrot fumiste. Notes sur la Femme. L'Art impressionniste. L'Art en Allemagne. Lettres* (en préparation) . . . . . 1 vol.

ŒUVRES COMPLETES

DE

Jules Laforgue

—

Poésies

I

LE SANGLOT DE LA TERRE — LES COMPLAINTES
LE CONCILE FÉERIQUE

DOUZIÈME ÉDITION

185882
4.12.23

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PQ
2322
L8A17
1927
t. 1

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1,485

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

LE SANGLOT DE LA TERRE

1878-1883

De la santé et un supplément d'argent,
Voilà, Seigneur, tout ce que je demande.

HENRI HEINE.

Ces trente-un poèmes sont choisis parmi les brouillons et la partielle mise au net d'un volume que Jules Laforgue écrivit antérieurement aux *Complaintes* et réserva. Nous avons écarté les pièces inachevées et les nombreuses variantes, plus un certain nombre de strophes isolées.

On trouve déjà dans ces brouillons une note exprimant le désir de ne voir mettre de majuscules au début des vers que si la syntaxe l'exige. Cette modification typographique, stipulée par un certain nombre de poètes récents, est logique : cependant nous ne l'avons pas adoptée ici, parce que les éditions précédentes de Laforgue n'en tenaient pas compte, et que nous avons pensé devoir nous ranger à une coutume encore générale, dans une édition destinée à la généralité du public.

Plusieurs notes donnent à penser que le volume devrait s'appeler *Le Sanglot de la Terre* (présageant les *Complaintes*), avec ces cinq sous-titres : *Lamma Sabacthani*, *Angoisses*, *Poème de la Mort*, *Résignations infinies*, *Spleen*, et l'épigraphe que nous reproduisons. Ces poèmes furent écrits de 1878 à 1883.

COMPLAINTE

DE L'ORGANISTE DE NOTRE-DAME DE NICE

Voici que les corbeaux hivernaux
Ont psalmodié parmi nos cloches,
Les averses d'automne sont proches,
Adieu les bosquets des casinos.

Hier, elle était encor plus blême,
Et son corps frissonnait tout transi,
Cette église est glaciale aussi !
Ah ! nul ici-bas que moi ne l'aime.

Moi ! Je m'entaillerai bien le cœur,
Pour un sourire si triste d'elle !
Et je lui en resterai fidèle
A jamais, dans ce monde vainqueur.

Le jour qu'elle quittera ce monde,
Je vais jouer un *Miserere*
Si cosmiquement désespéré
Qu'il faudra bien que Dieu me réponde !

Non, je resterai seul, ici-bas,
Tout à la chère morte phtisique,
Berçant mon cœur trop hypertrophique
Aux éternelles fugues de Bach.

Et tous les ans, à l'anniversaire
Pour nous, sans qu'on se doute de rien,
Je déchaînerai ce *Requiem*
Que j'ai fait pour la mort de la Terre !

SOIR DE CARNAVAL

Paris chahute au gaz. L'horloge comme un glas
Sonne une heure. Chantez ! dansez ! la vie est brève,
Tout est vain, — et, là-haut, voyez, la lune rêve
Aussi froide qu'au temps où l'homme n'était pas.

Ah ! quel destin banal ! Tout miroite et puis passe,
Nous leurrant d'infini par le Vrai, par l'Amour ;
Et nous irons ainsi, jusqu'à ce qu'à son tour
La terre crève aux cieux, sans laisser nulle trace.

Où réveiller l'écho de tous ces cris, ces pleurs,
Ces fanfares d'orgueil que l'histoire nous nomme,
Babylone, Memphis, Bénarès, Thèbes, Rome,
Ruines où le vent sème aujourd'hui des fleurs ?

Et moi, combien de jours me reste-t-il à vivre ?
Et je me jette à terre, et je crie et frémis,
Devant les siècles d'or pour jamais endormis
Dans le néant sans cœur dont nul Dieu ne délivre !

Et voici que j'entends, dans la paix de la nuit,
Un pas sonore, un chant mélancolique et bête
D'ouvrier ivre-mort qui revient de la fête
Et regagne au hasard quelque ignoble réduit.

Oh ! la vie est trop triste, incurablement triste !
Aux fêtes d'ici-bas j'ai toujours sangloté :
« Vanité, vanité, tout n'est que vanité ! »
— Puis je songeais : où sont les cendres du Psalmiste ?

LA CHANSON

DU PETIT HYPERTROPHIQUE

C'est d'un' maladie d' cœur
Qu'est mort', m'a dit l' docteur,
Tir-lan-laire !
Ma pauv' mère ;
Et que j'irai là-bas,
Fair' dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

On rit d' moi dans les rues,
De mes min's incongrues
La-i-tou !
D'enfant saoul ;
Ah ! Dieu ! C'est qu'à chaqu' pas
J'étouff', moi, je chancelle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Aussi j' vais par les champs
Sangloter aux couchants,
La-ri-rette !
C'est bien bête.
Mais le soleil, j' sais pas,
M' semble un cœur qui ruisselle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Ah ! si la p'tite Gen'viève
Voulait d' mon cœur qui s' crève,
Pi-lou-i !
Ah, oui !
J' suis jaune et triste hélas !
Elle est ros', gaie et belle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Non, tout l' monde est méchant,
Hors le cœur des couchants,
Tir-lan-laire !
Et ma mère,
Et j' veux aller là-bas
Fair' dodo z'avec elle...
Mon cœur bat, bat, bat...
Dis, Maman, tu m'appelles ?

SPLEEN DES NUITS DE JUILLET

Les jardins de rosiers mouillés de clair de lune
Font des rumeurs de soie, aux langueurs des jets d'eau
Ruisselant frais sur les rondeurs vertes des dos
Contournés de tritons aspergeant un Neptune.

Aux berges, sous des noirs touffus, où des citrons
Voudraient être meurtris des lunaires caresses,
Des Vierges dorment, se baignent, défont leurs tresses,
Ou par les prés, les corps au vent, dansent en rond.

D'autres, l'écume aux dents, vont déchirant leurs voiles,
Pleurant, griffant leurs corps fiévreux, pleins de frissons,
Saccageant les rosiers et mordant les gazons,
Puis, rient ainsi que des folles, vers les étoiles.

Et d'autres, sur le dos, des fleurs pour oreillers,
Râlent de petits cris d'épuisantes délices ;
Sur leurs seins durs et chauds, leurs ventres et leurs cuisses,
Effeuillent en rêvant les pétales mouillés.

Des blancheurs se cherchant s'agrafent puis s'implorent,
Roulant sous les buissons ensanglantés de houx
D'où montent des sanglots aigus mourants et doux,
Et des halètements irrassasiés, encore...

Ah ! spleen des nuits d'été ! Universel soupir,
Miséréré des vents, couchants mortels d'automne ;
Depuis l'éternité ma plainte monotone
Chante le Bien-aimé qui ne veut pas venir !

O Bien-aimé ! Il n'est plus temps, mon cœur se crève
Et trop pour t'en vouloir, mais j'ai tant sangloté,
Vois-tu, que seul m'est doux le spleen des nuits d'été,
Des nuits longues où tout est frais, comme un grand rêve...

FARCE ÉPHÉMÈRE

Non ! avec ses Babels, ses sanglots, ses fiertés,
L'Homme, ce pou rêveur d'un piètre mondicule,
Quand on y pense bien est par trop ridicule,
Et je reviens aux mots tant de fois médités.

Songez ! depuis des flots sans fin d'éternités,
Cet azur qui toujours, en tous les sens recule,
De troupeaux de soleils à tout jamais pullule,
Chacun d'eux conduisant des mondes habités...

Mais non ! n'en parlons plus ! c'est vraiment trop risible !
Et j'ai montré le poing à l'azur insensible !
Qui m'avait donc grisé de tant d'espoirs menteurs ?

Eternité ! pardon. Je le vois, notre terre
N'est, dans l'universel hosannah des splendeurs,
Qu'un atome où se joue une farce éphémère.

APOTHÉOSE

En tous sens, à jamais, le silence fourmille
De grappes d'astres d'or mêlant leurs tournoiements.
On dirait des jardins sablés de diamants,
Mais, chacun, morne et très solitaire, scintille.

Or, là-bas, dans ce coin inconnu, qui pétille
D'un sillon de rubis mélancoliquement,
Tremblote une étincelle au doux clignotement :
Patriarche éclaireur conduisant sa famille.

Sa famille : un essain de globes lourds fleuris.
Et sur l'un, c'est la terre, un point jaune, Paris,
On, pendue, une lampe, un pauvre fou qui veille :

Dans l'ordre universel bête, mais que merveille.
Il en est le miroir d'un jour et le connaît.
Il y rêve longtemps, puis en fait un sonnet.

ENCORE A CET ASTRE

Espèce de soleil ! tu songes : — Voyez-les,
Ces pantins morphinés, buveurs de lait d'ânesse
Et de café ; sans trêve, en vain, je leur caresse
L'échine de mes feux, ils vont étiolés ! —

— Eh ! c'est toi, qui n'as plus que des rayons gelés !
Nous, nous, mais nous crevons de santé, de jeunesse !
C'est vrai, la Terre n'est qu'une vaste kermesse,
Nos hourrahs de gaîté courbent au loin les blés.

Toi seul, claques des dents, car tes taches accrues
Te mangent, ô Soleil, ainsi que des verrues
Un vaste citron d'or, et bientôt, blond moqueur,

Après tant de couchants dans la pourpre et la gloire,
Tu seras en risée aux étoiles sans cœur,
Astre jaune et grêlé, flamboyante écumoire !

SIESTE ÉTERNELLE

Le blanc soleil de juin amollit les trottoirs.
Sur mon lit, seul, prostré comme en ma sépulture
(Close de rideaux blancs, œuvre d'une main pure),
Je râle doucement aux extases des soirs.

Un relent énervant expire d'un mouchoir
Et promène sur mes lèvres sa chevelure
Et, comme un piano voisin rêve en mesure,
Je tournoie au concert rythmé des encensoirs.

Tout est un songe. Oh! viens, corps soyeux que j'adore,
Fondons-nous, et sans but, plus oublieux encore;
Et tiédis longuement ainsi mes yeux fermés.

Depuis l'éternité, croyez-le bien, Madame,
L'Archet qui sur nos nerfs pince ces tristes gammes
Appelait pour ce jour nos atomes charmés.

MÉDIOCRITÉ

Dans l'infini criblé d'éternelles splendeurs,
Perdu comme un atome, inconnu, solitaire,
Pour quelques jours comptés, un bloc appelé Terre
Vole avec sa vermine aux vastes profondeurs.

Ses fils, blêmes, fiévreux, sous le fouet des labeurs
Marchent, insoucieux de l'immense mystère,
Et quand ils voient passer un des leurs qu'on enterre,
Saluent, et ne sont pas hérisses de stupeurs.

La plupart vit et meurt sans soupçonner l'histoire
Du globe sa misere en l'éternelle gloire,
Sa future agonie au soleil moribond.

Vertiges d'univers, cieux à jamais en fête !
Rien, ils n'auront rien su. Combien même s'en vont
Sans avoir seulement visité leur planète.

CURIOSITÉS DÉPLACÉES

Oui moi, je veux savoir ! Parlez ! pourquoi ces choses ?
Où chercher le Témoin de tout ? Car l'univers
Garde un cœur quelque part en ses métamorphoses !
— Mais nous n'avons qu'un coin des immenses déserts !

Un coin ! et tout là-bas déroulement d'espaces
A l'infini ! Peuples de frères plus heureux !
Qui ne retrouveront pas même, un jour, nos traces
Quand ils voyageront à leur tour par ces lieux !

Et j'interroge encor, fou d'angoisse et de doute !
Car il est une Enigme au moins ! J'attends ! j'attends !
Rien ! J'écoute tomber les heures goutte à goutte.
— Mais je puis mourir ! Moi ! Nul n'attendrit le temps !

Mourir ! n'être plus rien ! Rentrer dans le silence !
Avoir jugé les Cieux et s'en aller sans bruit !
Pour jamais ! sans savoir ! Tout est donc en démence !
— Mais qui donc a tiré l'Univers de la nuit ?

MARCHE FUNÈBRE

POUR LA MORT DE LA TERRE

(Billet de faire-part)

Lento

O convoi solennel des soleils magnifiques,
Nouez et dénouez vos vastes masses d'or,
Doucement, tristement, sur de graves musiques,
Menez le deuil très lent de votre sœur qui dort.

Les temps sont révolus ! Morte à jamais, la Terre,
Après un dernier râle (où tremblait un sanglot !)
Dans le silence noir du calme sans écho,
Flotte ainsi qu'une épave énorme et solitaire.
Quel rêve ! est-ce donc vrai ? par la nuit emporté,
Tu n'es plus qu'un cercueil, bloc inerte et tragique :
Rappelle-toi pourtant ! Oh ! l'épopée unique !...
Non, dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques...

Et pourtant souviens-toi, Terre, des premiers âges
Alors que tu n'avais, dans le spleen des longs jours,
Que les pantoums du vent, la clameur des flots sourds,
Et les bruissements argentins des feuillages.
Mais l'être impur paraît ! ce frêle révolté
De la sainte Maïa déchire les beaux voiles
Et le sanglot des temps jaillit vers les étoiles...
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques....

Oh ! tu n'oublieras pas la nuit du moyen âge,
Où, dans l'affolement du glas du « *Dies iræ* »,
La Famine pilait les vieux os déterrés
Pour la Peste gorgeant les charniers avec rage.
Souviens-toi de cette heure où l'homme épouvanté,
Sous le ciel sans espoir et têtu de la Grâce,
Clamait : « Gloire au Très-Bon », et maudissait sa race !
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques....

Hymmes ! autels sanglants ! ô sombres cathédrales,
Aux vitraux douloureux, dans les cloches, l'encens.
Et l'orgue déchaînant ses hosannahs puissants !
O cloîtres blancs perdus ! pâles amours claustrales,

..... ce siècle hystérique où l'homme a tant douté,
Et s est retrouvé seul, sans Justice, sans Père,
Roulant par l'inconnu, sur un bloc éphémère.
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques....

Et les bûchers ! les plombs ! la torture ! les bagnes !
Les hôpitaux de fous, les tours, les lupanars,
La vieille invention ! la musique ! les arts
Et la science ! et la guerre engraissant la campagne !
Et le luxe ! le spleen, l'amour, la charité !
La faim, la soif, l'alcool, dix mille maladies !
Oh ! quel drame ont vécu ces cendres refroidies !
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques...

Où donc est Çakia, cœur chaste et trop sublime,
Qui saigna pour tout être et dit la bonne Loi ?
Et Jésus triste et doux qui douta de la Foi
Dont il avait vécu, dont il mourait victime ?
Tous ceux qui sur l'énigme atroce ont sangloté ?
Où, leurs livres, sans fond, ainsi que la démence ?
Oh ! que d'obscurs aussi saignèrent en silence !..
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité...

O convoi solennel des soleils magnifiques...

Et plus rien ! ô Vénus de marbre ! eaux-fortes vaines !
Cerveau fou de Hegel ! doux refrains consolants !
Clochers brodés à jour et consumés d'élans,
Livres où l'homme mit d'inutiles victoires !
Tout ce qu'a la fureur de tes fils enfanté,
Tout ce qui fut ta fange et ta splendeur si brève,
O Terre, est maintenant comme un rêve, un grand rêve.
Va, dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques....

Dors pour l'éternité, c'est fini, tu peux croire,
Que ce drame inouï ne fut qu'un cauchemar,
Tu n'es plus qu'un tombeau qui promène au hasard
.....sans nom dans le noir sans mémoire.
C'était un songe, oh ! oui, tu n'as jamais été !
Tout est seul ! nul témoin ! rien ne voit, rien ne pense.
Il n'y a que le noir, le temps et le silence...
Dors, tu viens de rêver, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques,
Nouez et dénouez vos vastes masses d'or,
Doucement, tristement, sur de graves musiques,
Menez le deuil très lent de votre sœur qui dort.

FANTAISIE

Pourquoi pas ? Ah ! Dieu ! Dieu ! l'universelle Mère
Se tient devant ses fils en adoration.
L'idéal vers qui râle obstinément la terre,
Est l'état naturel de la création.

Quel rêve ! de partout, par le noir sans limite,
Que pour l'éternité son sang illumina,
Ne montent vers ce Cœur où l'univers palpite,
Que les cœurs consolés d'un unique hosannah !

Dans l'extase sans but, d'amour rassasiée,
Qui consume à jamais l'univers simple et pur,
Seule, on ne sait comment, la terre est oubliée,
La terre, si timide en sa ouate d'azur.

Mais il est temps encor ! Ah ! trouvons quelque chose.
Laissons tout, nos amours, nos rêves, nos travaux,
Hurlons, perçons la nuit, que rien ne se repose
Avant qu'un cri suprême ait trouvé des échos.

Oh ! l'on finira bien pourtant par nous entendre !
On verra des signaux, et les Soleils un jour
Arrivant des lointains bénis viendront nous prendre
Et nous emporteront dans la Fête d'amour.

Comme on s'empressera devant ces pauvres frères !
Oh ! que de questions ! et nous leur dirons tout,
La mort, nos dieux, nos arts, nos fanges, nos misères,
Et que sans moi la Terre eût souffert jusqu'au bout.

Et tout nous gâtera : bêtes, fleurs, êtres, choses.
Tous les morts renaîtront à l'unique aujourd'hui,
Croyant avoir rêvé, dans ces apothéoses
Les mondes au complet s'aimeront sans ennui.

Oh ! spasme universel des uniques vendanges !
Dans ce baiser qui fond le tout dans l'Idéal,
Moi je me sens plus triste encor parmi ces anges,
Moi, devenu de Christ humain Christ sidéral.

Car il faut que je saigne et toujours et quand même,
Mais on n'en saura rien, je vivrai dans les bois,
Evitant les vivants de peur que quelqu'un m'aime,
Et seul, je pleurerai les choses d'autrefois.

ROSACE EN VITRAIL

Vraiment ! tout ce qu'un Cœur, trop solitaire, amasse
De remords de la vie et d'adoration,
Flambe, brûle, pourrit, saigne en cette rosace
Et ruisselle à jamais de consolation.

Oh ! plus que dans les fleurs de fard de Baudelaire,
Plus que dans les refrains d'automne de Chopin,
Plus qu'en un Rembrandt roux qu'un rayon jaune éclaire,
Seuls aussi bons aux spleens sont les couchants de juin

Vaste rosace d'or, d'azur et de cinabre
Pour ce coin recueilli mysticisant le jour,
Tu dis bien notre vie et splendide et macabre,
Et je veux me noyer en toi, crevé d'amour !

D'abord, ton Cœur, calice ouvré de broderies,
Semble, dans son ardeur d'âme de reposoir,
Un lac de sang de vierge, où mille pierreries
Brûlent mystiquement, nuit et jour, sans espoir !

De ce foyer d'essors, féerique apothéose,
Jaillissent huit rayons, échelle de couleurs,
Où des tons corrompus, mourants, se décomposent,
Symboles maladifs de subtiles douleurs.

O blancs neigeux et purs, ô pétales d'aurore,
Blancs rosés, lilas blanc, fleurs des vierges écrins,
N'êtes-vous pas l'enfance, où le remords encore
Et les spleens furieux n'ont pas cassé nos reins ?

Et vous, l'âpre jeunesse éclatant en vingt gerbes
D'ivresse, vers le calme éternel du soleil,
Bleus francs, verts des juillets, écarlates superbes,
Lits chauds de tresses d'or, braises de rut vermeil ?

Alors, le grand bouquet tragique de la Vie !
Les mornes violets des désillusions,
Les horizons tout gris de l'ornière suivi
Et les tons infernaux de nos corruptions !

Ah ! quel riche trésor l'artiste Amour étale !
Orangés sulfureux, or roux, roses meurtris,
Blancs de cold-cream ; et la splendeur orientale
Des verts, des lilas noirs et des jaunes pourris !

L'alcool, les cuivres chauds des alambics ; les bières,
Gamme de blonds ; les ors liquides et vermeils,
Les verts laiteux, les blancs, les bleus incendiaires,
L'opale des crachats et le plomb des réveils.

Toussez, ô gris du spleen, défilé monotone
Des tons neutres, plâtreux, enfumés, endeuillés ;
Sépias, roux déteints, averses, ciels d'automne ;
Soleils soufrés croulant dans les bois dépouillés ;

C'est la mort, la catin en cire, aux fards malades ;
Et son clavier de verts, des algues au fiel ;
Ses jaunes luxueux, ses roses de pommades,
Ses bitumes fondant dans le noir éternel !

Chaste rosace d'or, d'azur et de cinabre,
Va, je viendrai souvent lire en toi, loin du jour,
L'Illusion, plus morne en son chahut macabre,
Et me noyer en toi, crevé, crevé d'amour !

LITANIES DE MISÈRE

Frères, Frères, bercez vos rancœurs infinies
Au rythmique sanglot des douces litanies.

. . . . . .

Fécondeurs de soleils, voyageant aux cieux bleus,

Un lac incandescent tombe et puis s'éparpille
En vingt blocs qu'il entraîne ainsi qu'une famille.

Et l'un d'eux, après bien des siècles de jours lents,
Aux baisers du soleil sent tressaillir ses flancs.

La vie éclot au fond des mers des premiers âges,
Monades, vibrions, polypiers, coquillages.

Puis les vastes poissons, reptiles, crustacés
Râclant les pins géants de leurs dos cuirassés.

Puis la plainte des bois, la nuit, sous les rafales,
Les fauves, les oiseaux, le cri-cri des cigales.

Enfin paraît un jour, grêle, blême d'effroi,
L'homme au front vers l'azur, le grand maudit, le roi.

Il voit le mal de tout, sans but ! La litanie
Des siècles, vers les cieux.....

*
* *

La femme hurle aux nuits, se tord et mord ses draps
Pour pondre des enfants vils, malheureux, ingrats.

La moitié meurt avant un an, dans la misère,
Sans compter les morts-nés bons à cacher sous terre.

L'homme, les fleurs, les nids, tout sans trêve travaille,
Car la vie à chaque heure est une âpre bataille.

Et malheur aux vaincus, aux faibles, aux trop doux,
Aux trop bons pour vouloir hurler avec les loups.

La faim, l'amour, l'espoir, ... la maladie,
Puis la mort, c'est toujours la même comédie.

Et d'abord les trois quarts crient : « Pas de quoi manger ! »
Et sont pour l'autre quart un perpétuel danger.

POUR LE LIVRE D'AMOUR

Je puis mourir demain et je n'ai pas aimé.
Mes lèvres n'ont jamais touché lèvres de femme,
Nulle ne m'a donné dans un regard son âme,
Nulle ne m'a tenu contre son cœur pâmé.

Je n'ai fait que souffrir, pour toute la nature,
Pour les êtres, le vent, les fleurs, le firmament,
Souffrir par tous mes nerfs, minutieusement
Souffrir de n'avoir pas l'âme encore assez pure.

J'ai craché sur l'amour et j'ai tué la chair !
Fou d'orgueil, je me suis roidi contre la vie !
Et seul sur cette Terre à l'Instinct asservie
Je défiais l'Instinct avec un rire amer.

Partout, dans les salons, au théâtre, à l'église,
Devant ces hommes froids, les plus grands, les plus fins,
Et ces femmes aux yeux doux, jaloux ou hautains
Dont on redorerait chastement l'âme exquise,

Je songeais : tous en sont venus là ! J'entendais
Les râles de l'immonde accouplement des brutes !
Tant de fanges pour un accès de trois minutes !
Hommes, soyez corrects ! ô femmes, minaudez !

HYPERTROPHIE

Astres lointains des soirs, musiques infinies,
Ce Cœur universel ruisselant de douceur
Est le cœur de la Terre et de ses insomnies.
En un pantoum sans fin, magique et guérisseur
Bercez la Terre, votre sœur.

Le doux sang de l'Hostie a filtré dans mes moelles,
J'asperge les couchants de tragiques rougeurs,
Je palpite d'exil dans le cœur des étoiles,
Mon spleen fouette les grands nuages voyageurs.
Je beugle dans les vents rageurs.

Aimez-moi. Bercez-moi. Le cœur de l'œuvre immense
Vers qui l'Océan noir pleurait, c'est moi qui l'ai.
Je suis le cœur de tout, et je saigne en démence
Et déborde d'amour par l'azur constellé,
Enfin ! que tout soit consolé.

CRÉPUSCULE DE DIMANCHE D'ÉTÉ

Une belle journée. Un calme crépuscule
. . . . . .
Rentrent, sans se douter que tout est ridicule,
En frottant du mouchoir leurs beaux souliers poudreux.

O banale rancœur de notre farce humaine !
Aujourd'hui, jour de fête et gaieté des faubourgs,
Demain le dur travail pour toute la semaine.
Puis fête, puis travail, fête... travail... toujours

Par l'azur tendre et fin tournoient les hirondelles
Dont je traduis pour moi les mille petits cris.
Et peu à peu je songe aux choses éternelles,
Au-dessus des rumeurs qui montent de Paris.

Oh ! tout là-bas, là-bas... par la nuit du mystère,
Où donc es-tu, depuis tant d'astres, à présent...
O fleuve chaotique, ô Nébuleuse-mère,
Dont sortit le Soleil, notre père puissant ?

Où sont tous les soleils qui sur ta longue route
Bondirent, radieux, de tes flancs jamais las ?
Ah ! ces frères du nôtre, ils sont heureux sans doute
Et nous ont oubliés, ou ne nous savent pas.

Comme nous sommes seuls, pourtant, sur notre terre,
Avec notre infini, nos misères, nos dieux,
Abandonnés de tout, sans amour et sans père,
Seuls dans l'affolement universel des Cieux !

COUCHANT D'HIVER

au Bois

Quel couchant douloureux nous avons eu ce soir !
Dans les arbres pleurait un vent de désespoir,
Abattant du bois mort dans les feuilles rouillées.
A travers le lacis des branches dépouillées
Dont l'eau-forte sabrait le ciel bleu-clair et froid,
Solitaire et navrant, descendait l'astre-roi.
O Soleil ! l'autre été, magnifique en ta gloire,
Tu sombrais, radieux comme un grand Saint-Ciboire,
Incendiant l'azur ! A présent, nous voyons
Un disque safrané, malade, sans rayons,
Qui meurt à l'horizon balayé de cinabre,
Tout seul, dans un décor poitrinaire et macabre,
Colorant faiblement les nuages frileux
En blanc morne et livide, en verdâtre fielleux,

Vieil or, rose-fané, gris de plomb, lilas pâle.
Oh ! c'est fini, fini ! longuement le vent râle,
Tout est jaune et poussif ; les jours sont révolus,
La Terre a fait son temps ; ses reins n'en peuvent plus.
Et ses pauvres enfants, grêles, chauves et blêmes
D'avoir trop médité les éternels problèmes,
Grelottants et voûtés sous le poids des foulards
Au gaz jaune et mourant des brumeux boulevards,
D'un œil vide et muet contemplent leurs absinthes,
Riant amèrement, quand des femmes enceintes
Défilent, étalant leurs ventres et leurs seins,
Dans l'orgueil bestial des esclaves divins...

—

Ouragans inconnus des débâcles finales,
Accourez ! déchaînez vos trombes de rafales !
Prenez ce globe immonde et poussif ! balayez
Sa lèpre de cités et ses fils ennuyés !
Et jetez ses débris sans nom au noir immense !
Et qu'on ne sache rien dans la grande innocence.
Des soleils éternels, des étoiles d'amour,
De ce Cerveau pourri qui fut la Terre, un jour ;

NOEL SCEPTIQUE

Noël ! Noël ? j'entends les cloches dans la nuit...
Et j'ai, sur ces feuillets sans foi posé ma plume :
O souvenirs, chantez ! tout mon orgueil s'enfuit,
Et je me sens repris de ma grande amertume.

Ah ! ces voix dans la nuit chantant Noël ! Noël !
M'apportent de la nef qui là-bas, s'illumine,
Un si tendre, un si doux reproche maternel
Que mon cœur trop gonflé crève dans ma poitrine...

Et j'écoute longtemps les cloches, dans la nuit...
Je suis le paria de la famille humaine,
A qui le vent apporte en son sale réduit
La poignante rumeur d'une fête lointaine.

PETITE CHAPELLE

Peuples du Christ, j'expose,
En un ostensoir lourd,
Ce cœur meurtri d'amour
Qu'un sang unique arrose.

Ardente apothéose,
Mille cierges autour
Palpitent nuit et jour
Dans une brume rose.

Ainsi que, jour et nuit,
Se lamentent vers lui,
Comme vers leur idole,

Les cœurs crevés venus
Pour ces maux inconnus
Dont rien, rien ne console.

L'IMPOSSIBLE

Je puis mourir ce soir ! Averses, vents, soleil
Distribueront partout mon cœur, mes nerfs, mes moelles.
Tout sera dit pour moi ! Ni rêve, ni réveil.
Je n'aurai pas été là-bas, dans les étoiles !

En tous sens, je le sais, sur ces mondes lointains,
Pèlerins comme nous des pâles solitudes,
Dans la douceur des nuits tendant vers nous les mains,
Des Humanités sœurs rêvent par multitudes !

Oui ! des frères partout ! (Je le sais, je le sais !)
Ils sont seuls comme nous. — Palpitants de tristesse,
La nuit, ils nous font signe ! Ah ! n'irons-nous, jamais ?
On se consolerait dans la grande détresse !

Les astres, c'est certain, un jour s'aborderont !
Peut-être alors luira l'Aurore universelle
Que nous chantent ces gueux qui vont, l'Idée au front !
Ce sera contre Dieu la clameur fraternelle !

Hélas ! avant ces temps, averses, vents, soleil
Auront au loin perdu, mon cœur, mes nerfs, mes moelles,
Tout se fera sans moi ! Ni rêve, ni réveil !
Je n'aurai pas été dans les douces etoiles !

DEVANT LA GRANDE ROSACE

EN VITRAIL DE NOTRE-DAME

Cupio dissolvi et esse cum Christo.

Oh ! l'Orgue solennel entonne
Le *Dies iræ* du dernier jour.
La Grande Rosace octogone
Plus douloureusement rayonne
D'Adoration et d'Amour.

Avalanches de Roses pâles,
Et de Lys tièdes de langueur,
Déluge éternel de pétales,
Parfums, musiques triomphales
Noyez, bercez, broyez mon cœur.

Je suis le Parfum du martyre,
L'Amour sans but, sans chair, l'Ardeur.
Je veux me parfumer de myrrhe,
Je veux pleurer, je veux sourire
Je veux me fondre de Pudeur !

Nimbés de rubis, de topaze,
Diaphanes et fulgurants,
Les Anges que l'Éternel embrase,
Vêtus d'ineffable et d'extase,
Vont, m'emportent dans leurs torrents !

Gloire ! Douleur ! Douleur encore !
Et devant les Élus des Cieux.
Dont l'âme en montant s'évapore,
Les portes d'azur et d'àurore
Volent sur leurs gonds furieux !

Alleluia ! Douceur ! Faiblesse !
Spasme céleste et sans retour !
Puissants ouragans d'allégresse,
Faites s'enlacer sans cesse
Les soleils parfumés d'amour !

Et le grand Sanglot des choses
Roule sans fin répercuté,
A travers les apothéoses
Des sphères fraîchement écloses
Aux échos de l'Éternité.

SONNET POUR ÉVENTAIL

Stupeur ! Derrière moi, sans que j'aie existé,
Semant par l'infini les sphères vagabondes
En les renouvelant de leurs cendres fécondes,
A coulé lentement toute une éternité.

Jamais ! Puis me voilà dans la nuit rejeté.
Tout est fini pour moi, cependant que les mondes
L'autre éternité, vont continuer leurs rondes,
Aussi calmes qu'aux temps où je n'ai pas été.

Juste le temps de voir que tout est mal sur terre,
Que c'est en vain qu'on cherche un cœur à l'univers,
Qu'il faut se résigner à l'immense mystère.

Et que, sanglot perdu, lueur aux cieux déserts,
Pli qui fronce un instant sur l'infini des mers,
L'homme entre deux néants n'est qu'un jour de misère

MÉDITATION GRISATRE

(Sonnet)

Sous le ciel pluvieux noyé de brumes sales,
Devant l'Océan blême, assis sur un îlot,
Seul, loin de tout, je songe, au clapotis du flot,
Dans le concert hurlant des mourantes rafales.

Crinière échevelée, ainsi que des cavales,
Les vagues se tordant arrivent au galop
Et croulent à mes pieds avec de longs sanglots
Qu'emporte la tourmente aux haleines brutales.

Partout le grand ciel gris, le brouillard et la mer,
Rien que l'affolement des vents balayant l'air.
Plus d'heures, plus d'humains, et solitaire, morne,

Je reste là, perdu dans l'horizon lointain
Et songe que l'espace est sans borne, sans borne,
Et que le Temps n'aura jamais... jamais de fin

LES TÊTES DE MORTS

(Sonnet)

Voyons, oublions tout, la raison trop bornée
Et le cœur trop voyant, les arguments appris
Comme l'entraînement des souvenirs chéris,
Contemplons seul à seul, ce soir, la Destinée.

Cet ami, par exemple, est parti l'autre année,
Il eût fait parler Dieu ! — sans ses poumons pourris.
Où vit-il, que fait-il au moment où j'écris ?
Oh ! le corps est partout, mais l'âme illuminée ?

L'âme, cet infini qu'ont lassé tous ses dieux,
Que n'assouvirait pas l'éternité des cieux,
Et qui pousse toujours son douloureux cantique ?

C'est tout ! — Pourtant je songe à ces crânes qu'on voit.
Avez-vous médité, les os gelés de froid,
Sur ce ricanement sinistrement sceptique ?

ÉCLAIR DE GOUFFRE

J'étais sur une tour au milieu des étoiles.

Soudain, coup de vertige ! un éclair où, sans voiles,
Je sondais, grelottant d'effarement, de peur,
L'énigme du Cosmos dans toute sa stupeur !
Tout est-il seul ? Où suis-je ? Où va ce bloc qui roule
Et m'emporte ? — Et je puis mourir ! mourir ! partir,
Sans rien savoir ! Parlez ! O rage ! et le temps coule
Sans retour ! Arrêtez, arrêtez ! Et jouir ?
Car j'ignore tout, moi ! mon heure est là peut-être ?
Je ne sais pas ! J'étais dans la nuit, puis je nais,
Pourquoi ? D'où l'univers ? Où va-t-il ? Car le prêtre
N'est qu'un homme. On ne sait rien ! Montre-toi, parais,
Dieu, témoin éternel ! Parle, pourquoi la vie ?
Tout se tait ! Oh ! l'espace est sans cœur ! Un moment !
Astres ! je ne veux pas mourir ! J'ai du génie !
Ah ! redevenir rien irrévocablement !

LA PREMIÈRE NUIT

(Sonnet)

Voici venir le Soir, doux au vieillard lubrique
Mon chat Mürr accroupi comme un sphinx héraldique
Contemple, inquiet, de sa prunelle fantastique
Marcher à l'horizon la lune chlorotique.

C'est l'heure où l'enfant prie, où Paris-lupanar
Jette sur le pavé de chaque boulevard
Ses filles aux seins froids qui, sous le gaz blafard
Voguent, flairant de l'œil un mâle de hasard.

Mais, près de mon chat Mürr, je rêve à ma fenêtre.
Je songe aux enfants qui partout viennent de naître.
Je songe à tous les morts enterrés d'aujourd'hui.

Et je me figure être au fond du cimetière,
Et me mets à la place, en entrant dans leur bière
De ceux qui vont passer là leur première nuit.

INTARISSABLEMENT

(Sonnet)

Dire qu'au fond des cieux n'habite nul Songeur,
Dire que par l'espace où sans fin l'or ruisselle,
De chaque atome monte une voix solennelle,
Cherchant dans l'azur noir à réveiller un cœur !

Dire qu'on ne sait rien ! et que tout hurle en chœur
Et que pourtant malgré l'angoisse universelle !
Le Temps qui va roulant les siècles pêle-mêle,
Sans mémoire, éternel et grave travailleur,

Charriant sans retour engloutir dans ses ondes
Les cendres des martyrs, les cités et les mondes,
Le Temps, universel et calme écoulement,

Le Temps qui ne connaît ni son but, ni sa source.
Mais, rencontrant toujours des soleils dans sa course,
Tombe de l'urne bleue intarissablement.

LA CIGARETTE

(Sonnet)

Oui, ce monde est bien plat : quant à l'autre, sornettes.
Moi, je vais résigné, sans espoir à mon sort,
Et pour tuer le temps, en attendant la mort,
Je fume au nez des dieux de fines cigarettes.

Allez, vivants, luttez, pauvres futurs squelettes.
Moi, le méandre bleu qui vers le ciel se tord
Me plonge en une extase infinie et m'endort
Comme aux parfums mourants de mille cassolettes.

Et j'entre au paradis, fleuri de rêves clairs
Où l'on voit se mêler en valses fantastiques
Des éléphants en rut à des chœurs de moustiques.

Et puis quand je m'éveille en songeant à mes vers,
Je contemple, le cœur plein d'une douce joie
Mon cher pouce rôti comme une cuisse d'oie.

LES COMPLAINTES

Au petit bonheur de la fatalité.
Much ado about Nothing.

SHAKESPEARE.

A PAUL BOURGET

En deuil d'un Moi-le-Magnifique
Lançant de front les cent pur-sang
De ses vingt ans tout hennissants,
Je vague, à jamais Innocent,
Par les blancs parcs ésotériques
De l'Armide Métaphysique.

Un brave bouddhiste en sa châsse,
Albe, oxydé, sans but, pervers,
Qui, du chalumeau de ses nerfs,
Se souffle gravement des vers,
En astres riches, dont la trace
Ne trouble le Temps ni l'Espace.

C'est tout. A mon temple d'ascète
Votre Nom de Lac est piqué :
Puissent mes feuilleteurs du quai,
En rentrant, se r'intoxiquer
De vos AVEUX, *ô pur poète !*
C'est la grâce que j' me souhaite.

PRÉLUDES AUTOBIOGRAPHIQUES

Soif d'infini martyre ? Extase en théorèmes ?
Que la création est belle, tout de même !

En voulant mettre un peu d'ordre dans ce tiroir,
Je me suis perdu par mes grands vingt ans, ce soir
De Noël gras.
Ah ! dérisoire créature !
Fleuve à reflets, où les deuils d'Unique ne durent
Pas plus que d'autres ! L'ai-je rêvé, ce Noël
Où je brûlais de pleurs noirs un mouchoir réel,
Parce que, débordant des chagrins de la Terre
Et des frères Soleils, et ne pouvant me faire
Aux monstruosités sans but et sans témoin
Du cher Tout, et bien las de me meurtrir les poings
Aux steppes du cobalt sourd, ivre-mort de doute,
Je vivotais, altéré de *Nihil* de toutes
Les citernes de mon Amour ?
Seul, pur, songeur,
Me croyant hypertrophique ! comme un plongeur

Aux mouvants bosquets des savanes sous-marines,
J'avais roulé par les livres, bon misogyne.

Cathédrale anonyme ! en ce Paris, jardin
Obtus et chic, avec son bourgeois de Jourdain
A rêveurs, ses vitraux fardés, ses vieux dimanches
Dans les quartiers tannés où regardent des branches
Par-dessus les murs des pensionnats, et ses
Ciels trop poignants à qui l'Angélus fait : assez !

Paris qui, du plus bon bébé de la Nature,
Instaure un lexicon mal cousu de ratures.
Bon Breton né sous les Tropiques, chaque soir
J'allais le long d'un quai bien nommé *mon révoir*,
Et buvant les étoiles à même : « ô Mystère !
« Quel calme chez les astres ! ce train-train sur terre !
« Est-il Quelqu'un, vers quand, à travers l'infini,
« Clamer l'universel *lamasabaktani* ? —
« Voyons ; les cercles du Cercle, en effets et causes,
« Dans leurs incessants vortex de métamorphoses,
« Sentent pourtant, abstrait, ou, ma foi, quelque part,
« Battre un cœur ! un cœur simple ; ou veiller un Regard !
« Oh ! qu'il n'y ait personne et que Tout continue !
« Alors géhenne à tous, sans raison, sans issue !
« Et depuis les Toujours, et vers l'Éternité !
« Comment donc quelque chose a-t-il jamais été ?

« Que Tout se sache seul au moins, pour qu'il se tue !
« Draguant les chantiers d'étoiles, qu'un Cri se rue,
« Mort ! emballant en ses linceuls aux clapotis
« Irrévocables, ces sols d'impôts abrutis !
« Que l'Espace ait un bon haut-le-cœur et vomisse
« Le Temps nul, et ce Vin aux geysers de justice !
« Lyres des nerfs, filles des Harpes d'Idéal
« Qui vibriez, aux soirs d'exil, sans songer à mal,
« Redevenez plasma ! Ni Témoin, ni spectacle !
« Chut, ultime vibration de la Débâcle,
« Et que Jamais soit Tout, bien intrinsèquement,
« Très hermétiquement, primordialement ! »

Ah ! — Le long des calvaires de la Conscience,
La Passion des mondes studieux t'encense,
Aux Orgues des Résignations, Idéal,
O Galathée aux pommiers de l'Eden-Natal !

Martyres, croix de l'Art, formules, fugues douces,
Babels d'or où le vent soigne de bonnes mousses ;
Mondes vivotant, vaguement étiquetés
De livres, sous la céleste Éternullité :

Vanité, vanité, vous dis-je ! — Oh ! moi, j'existe,
Mais où sont, maintenant, les nerfs de ce Psalmiste ?

Minuit un quart ; quels bords te voient passer, aux nuits
Anonymes, ô Nébuleuse-Mère ? Et puis,
Qu'il doit agoniser d'étoiles éprouvées,
A cette heure où Christ naît, sans feu pour leurs couvées,
Mais clamant : ô mon Dieu ! tant que, vers leur ciel mort,
Une flèche de cathédrale pointe encor
Des polaires surplis ! — Ces Terres se sont tues,
Et la création fonctionne têtue !
Sans issue, elle est Tout ; et nulle autre, elle est Tout.
X en soi ? Soif à trucs ! Songe d'une nuit d'août ?
Sans le mot, nous serons revannés, ô ma Terre !
Puis tes sœurs. *Et nunc et semper*, *Amen*. Se taire.

Je veux parler au Temps ! criais-je. Oh ! quelque engrais
Anonyme ! Moi ! mon Sacré-Cœur ! — J'espérais
Qu'à ma mort, tout frémirait, du cèdre à l'hysope ;
Que ce Temps, déraillant, tomberait en syncope,
Que, pour venir jeter sur mes lèvres des fleurs,
Les Soleils très navrés détraqueraient leurs chœurs ;
Qu'un soir, du moins, mon Cri me jaillissant des moelles,
On verrait, mon Dieu, des signaux dans les étoiles ?

Puis, fou devant ce ciel qui toujours nous bouda,
Je rêvais de prêcher la fin, nom d'un Bouddha !

Oh ! pâle mutilé, d'un : qui m'aime me suive !
Faisant de leurs cités une unique Ninive,
Mener ces chers bourgeois, fouettés d'alléluias,
Au Saint-Sépulcre maternel du Nirvâna !

Maintenant, je m'en lave les mains (concurrence
Vitale, l'argent, l'art, puis les lois de la France...)

Vermis sum, pulvis es ! où sont mes nerfs d'hier ?
Mes muscles de demain ? Et le terreau si fier
De Mon âme, où donc était-il, il y a mille
Siècles ! et comme, incessamment, il file, file !...
Anonyme ! et pour Quoi ? — Pardon, Quelconque Loi !
L'être est forme, Brahma seul est Tout-Un en soi.

O Robe aux cannelures à jamais doriques
Où grimpent les Passions des grappes cosmiques ;
O Robe de Maïa, ô Jupe de Maman,
Je baise vos ourlets tombals éperdûment !
Je sais ! la vie outrecuidante est une trêve
D'un jour au Bon Repos qui pas plus ne s'achève
Qu'il n'a commencé. Moi, ma trêve, confiant,
Je la veux cuver au sein de l'INCONSCIENT.

Dernière crise. Deux semaines errabundes,
En tout, sans que mon Ange Gardien me réponde.

Dilemme à deux sentiers vers l'Eden des Élus :
Me laisser éponger mon Moi par l'Absolu ?
Ou bien, élixirer l'Absolu en moi-même ?
C'est passé. J'aime tout, aimant mieux que Tout m'aime.
Donc, je m'en vais flottant aux orgues sous-marins,
Par les coraux, les œufs, les bras verts, les écrins,
Dans la tourbillonnante éternelle agonie
D'un Nirvâna des Danaïdes du génie !
Lacs de syncopes esthétiques ! Tunnels d'or !
Pastel défunt ! fondant sur une langue ! Mort
Mourante ivre-morte ! Et la conscience unique
Que c'est dans la Sainte Piscine ésotérique
D'un *Lucus* à huis-clos, sans pape et sans laquais,
Que J'ouvre ainsi mes riches veines à Jamais.

En attendant la mort mortelle, sans mystère,
Lors quoi l'usage veut qu'on nous cache sous terre.

Maintenant, tu n'as pas cru devoir rester coi ;
Eh bien, un cri humain ! s'il en reste un pour toi

1880. 5, rue Berthelot.

COMPLAINTE PROPITIATOIRE

A L'INCONSCIENT

Aditi.

O Loi, qui êtes parce que vous Êtes,
Que Votre Nom soit la Retraite !

— Elles ! ramper vers elles d'adoration ?
Ou que sur leur misère humaine je me vautre ?
Elle m'aime, *infiniment !* Non, d'occasion !
Si non *moi*, ce serait *infiniment* un autre !

Que votre inconsciente Volonté
Soit faite dans l'Éternité !

— Dans l'orgue qui par déchirements se châtie.
Croupir, des étés, sous les vitraux, en langueur ;
Mourir d'un attouchement de l'Eucharistie,
S'entrer un crucifix maigre et nu dans le cœur ?

Que de votre communion nous vienne
Notre sagesse quotidienne !

— O croisés de mon sang ! transporter les cités !
Bénir la Pâque universelle, sans salaires !
Mourir sur la Montagne, et que l'Humanité,
Aux âges d'or sans fin, me porte en scapulaires !

Pardonnez-nous nos offenses, nos cris,
Comme étant d'à jamais écrits !

— Crucifier l'infini dans des toiles comme
Un mouchoir, et qu'on dise : « Oh ! l'Idéal s'est tu ! »
Formuler Tout ! En fugues sans fin dire l'Homme !
Être l'âme des arts à zones que veux-tu !

Non, rien ; délivrez-nous de la Pensée,
Lèpre originelle, ivresse insensée,

Radeau du Mal et de l'Exil ;
Ainsi soit-il.

COMPLAINTE-PLACET

DE FAUST FILS

Si tu savais, maman Nature,
Comme Je m'aime en tes ennuis.
Tu m'enverrais une enfant pure,
Chaste aux « *et puis ?* »

Si tu savais quelles boulettes,
Tes soleils de Panurge ! dis,
Tu mettrais le nôtre en miettes,
En plein midi.

Si tu savais comme la *Table*
De tes Matières est mon fort !
Tu me prendrais comme comptable,
Comptable à mort !

Si tu savais les fantaisies
Dont Je puis être le ferment !
Tu ferais de moi ton Sosie,
Tout simplement.

COMPLAINTE

A NOTRE-DAME DES SOIRS

L'Extase du soleil, peuh ! La Nature, fade
Usine de sève aux lymphatiques parfums.
Mais les lacs éperdus des longs couchants défunts
Dorlotent mon voilier dans leurs plus riches rades,
Comme un ange malade...
O Notre-Dame des Soirs,
Que Je vous aime sans espoir !

Lampes des mers ! blancs bizarrants ! mots à vertiges !
Axiomes *in articulo mortis* déduits !
Ciels vrais ! Lune aux échos dont communient les puits !
Yeux des portraits ! Soleil qui, saignant son quadrige,
Cabré, s'y crucifige !
O Notre-Dame des Soirs,
Certe, ils vont haut vos encensoirs !

Eux sucent des plis dont le frou-frou les suffoque;
Pour un regard, ils battraient du front les pavés;
Puis s'affligent sur maint sein creux, mal abreuvés;
Puis retournent à ces vendanges sexciproques.
Et moi, moi, Je m'en moque!
Oui, Notre-Dame des Soirs,
J'en fais, paraît-il, peine à voir.

En voyage, sur les fugitives praïries,
Vous me fuyez; ou du ciel des eaux m'invitez;
Ou m'agacez au tournant d'une vérité;
Or vous ai-je encor dit votre fait, je vous prie?
Ah! coquette Marie,
Ah! Notre-Dame des Soirs,
C'est trop pour vos seuls Reposoirs!

Vos Rites, jalonnés de sales bibliothèques,
Ont voûté mes vingt ans, m'ont tari de chers goûts.
Verrai-je l'oasis fondant au rendez-vous,
Où... vos lèvres (dit-on!) à jamais nous dissèquent?
O Lune sur la Mecque!
Notre-Dame, Notre-Dame des Soirs,
De *vrais* yeux m'ont dit: au revoir!

COMPLAINTE DES VOIX

SOUS LE FIGUIER BOUDDHIQUE

LES COMMUNIANTES

Ah ! ah !
Il neige des hosties
De soie, anéanties !
Ah ! ah !
Alleluia !

LES VOLUPTANTES

La lune en son halo ravagé n'est qu'un œil
Mangé de mouches, tout rayonnant des grands deuils

Vitraux mûrs, deshérités, flagellés d'aurores,
Les Yeux Promis sont plus dans les grands deuils encore.

LES PARANYMPHES

Les *concetti* du crépuscule
Frisaient les bouquets de nos seins ;
Son haleine encore y circule,
Et, leur félinant le satin,
Fait s'y pâmer deux renoncules.

Devant ce Maître Hypnotiseur,
Expirent leurs frou-frou poseurs ;
Elles crispent leurs étamines,
Et se rinfiltrent leurs parfums
Avec des mines
D'œillets défunts.

LES JEUNES GENS

Des rêves engrappés se roulaient aux collines,
Feuilles mortes portant du sang des mousselines,

Cumulus, indolents roulis, qu'un vent tremblé
Vint carder un beau soir de soifs de s'en aller !

LES COMMUNIANTES

Ah ! ah !
Il neige des cœurs
Noués de faveurs,
Ah ! ah !
Alleluia !

LES VOLUPTANTES

Reviens, vagir parmi mes cheveux, mes cheveux
Tièdes, Je t'y ferai des bracelets d'aveux !
Entends partout les Encensoirs les plus célestes,
L'univers te garde une note unique ! reste...

LES PARANYMPHES

C'est le nid meublé
Par l'homme idolâtre ;
Les vents déclassés
Des mois près de l'âtre ;
Rien de passager,
Presque pas de scènes ;
La vie est si saine,
Quand on sait s'arranger.
O fiancé probe,
Commandons ma robe !
Hélas ! le bonheur est là, mais lui se dérobe...

LES JEUNES GENS

Bestiole à chignon, Nécessaire divin,
Os de chatte, corps de lierre, chef-d'œuvre vain!

O femme, mammifère à chignon, ô fétiche,
On t'absout ; c'est un Dieu qui par tes yeux nous triche,

Beau commis voyageur, d'une maison là-haut,
Tes yeux mentent ! ils ne nous diront pas le Mot !

Et tes pudeurs ne sont que des passes reflexes
Dont joue un Dieu très fort (Ministère des sexes).

Tu peux donc nous mener au Mirage béant,
Feu-follet connu, vertugadin du Néant ;

Mais, fausse sœur, fausse humaine, fausse mortelle,
Nous t'écartèlerons de hontes sangsuelles !

Et si ta dignité se cabre ? à deux genoux,
Nous te fermerons la bouche avec des bijoux.

— Vie ou Néant ! choisir. Ah quelle discipline !
Que n'est-il un Eden entre ces deux usines ?

Bon ; que tes doigts sentimentals
Aient pour nos fronts au teint d'épave
Des condoléances qui lavent
Et des trouvailles d'animal.

Et qu'à jamais ainsi tu ailles,
Le long des étouffants dortoirs,
Égrenant les bonnes semailles,
En inclinant ta chaste taille
Sur les sujets de tes devoirs.

Ah ! pour une âme trop tanguée,
Tes baisers sont des potions
Qui la laissent là, bien droguée,
Et s'oubliant à te voir gaie,
Accomplissant tes fonctions
En point narquoise Déléguée.

LES COMMUNIANTES

Des ramiers
Familiers
Sous nos jupes palpitent !
Doux Çakya, venez vite
Les faire prisonniers !

LE FIGUIER

Défaillantes, les Étoiles que la lumière
Épuise, battent plus faiblement des paupières.

Le ver-luisant s'éteint à bout, l'Être pâmé
Agonise à tâtons et se meurt à jamais.

Et l'Idéal égrène en ses mains fugitives
L'éternel chapelet des planètes plaintives.

Pauvres fous, vraiment pauvres fous !
Puis, quand on a fait la crapule,
On revient geindre au crépuscule,
Roulant son front dans les genoux
Des Saintes bouddhiques Nounous.

COMPLAINTE

DE CETTE BONNE LUNE

On entend les Etoiles :

Dans l'giron
Du Patron,
On y danse, on y danse,
Dans l'giron
Du Patron,
On y danse tous en rond.

— Là, voyons, mam'zell' la Lune,
Ne gardons pas ainsi rancune ;
Entrez en danse, et vous aurez
Un collier de soleils dorés.

— Mon Dieu, c'est à vous bien honnête,
Pour une pauvre Cendrillon ;
Mais, me suffit le médaillon
Que m'a donné ma sœur planète.

— Fi ! votre Terre est un suppôt
De la Pensée ! Entrez en fête ;
Pour sûr, vous tournerez la tête
Aux astres les plus comme il faut.

— Merci, merci, je n'ai que ma mie,
Juste que je l'entends gémir !
— Vous vous trompez, c'est le soupir
Des universelles chimies !

— Mauvaises langues, taisez-vous !
Je dois veiller. Tas de traînées,
Allez courir vos guilledous !

— Va donc, rosière enfarinée !
Hé ! Notre-Dame des gens saouls,
Des filous et des loups-garous !
Metteuse en rut des vieux matous !
Coucou !

Exeunt les étoiles. Silence et Lune. On entend

Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse, on y danse,
Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse tous en rond.

COMPLAINTE DES PIANOS

QU'ON ENTEND DANS LES QUARTIERS AISES

Menez l'âme que les Lettres ont bien nourrie,
Les pianos, les pianos, dans les quartiers aisés !
Premiers soirs, sans pardessus, chaste flânerie,
Aux complaintes des nerfs incompris ou brisés.

Ces enfants, à quoi rêvent-elles,
Dans les ennuis des ritournelles ?

— « Préaux des soirs,
Christs des dortoirs !

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas,
Défaire et refaire ses tresses,
Broder d'éternels canevas. »

Jolie ou vague ? triste ou sage ? encore pure ?
O jours, tout m'est égal ? ou, monde, moi je veux ?
Et si vierge, du moins, de la bonne blessure,
Sachant quels gras couchants ont les plus blancs aveux ?

Mon Dieu, à quoi donc rêvent-elles ?
A des Roland, à des dentelles ?

— « Cœurs en prison,
Lentes saisons !

« Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quitt's et tu t'en vas !
Couvents gris, chœurs de Sulamites,
Sur nos seins nuls croisons nos bras. »

Fatales clés de l'être un beau jour apparues ;
Psitt ! aux hérédités en ponctuels ferments,
Dans le bal incessant de nos étranges rues ;
Ah ! pensionnats, théâtres, journaux, romans !

Allez, stériles ritournelles,
La vie est vraie et criminelle.

— « Rideaux tirés,
Peut-on entrer ?

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas,
La source des frais rosiers baisse,
Vraiment ! Et lui qui ne vient pas... »

Il viendra ! Vous serez les pauvres cœurs en faute,
Fiancés au remords comme aux essais sans fond,
Et les suffisants cœurs cossus, n'ayant d'autre hôte
Qu'un train-train pavoisé d'estime et de chiffons

Mourir ? peut-être brodent-elles,
Pour un oncle à dot, des bretelles ?

— « Jamais ! Jamais !
Si tu savais !

« Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quitt's et tu t'en vas,
Mais tu nous reviendras bien vite
Guérir mon beau mal, n'est-ce pas ? »

Et c'est vrai ! l'Idéal les fait divaguer toutes,
Vigne bohême, même en ces quartiers aisés.
La vie est là ; le pur flacon des vives gouttes
Sera, *comme il convient*, d'eau propre baptisé.

Aussi, bientôt, se joueront-elles
De plus exactes ritournelles.

« — Seul oreiller !
Mur familier !

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas.
Que ne suis-je morte à la messe !
O mois, ô linges, ô repas ! »

Rue Madame.

COMPLAINTE

DE LA BONNE DÉFUNTE

Elle fuyait par l'avenue ;
Je la suivais illuminé,
Ses yeux disaient : « J'ai deviné
Hélas ! que tu m'as reconnue ! »

Je la suivis illuminé !
Jeux désolés, bouche ingénue,
Pourquoi l'avais-je reconnue,
Elle, loyal rêve mort-né ?

Jeux trop mûrs, mais bouche ingénue ;
Œillet blanc, d'azur trop veiné ;
Oh ! oui, rien qu'un rêve mort-né,
Car, défunte elle est devenue.

Gis, œillet, d'azur trop veiné,
La vie humaine continue
Sans toi, défunte devenue.
— Oh ! je rentrerai sans dîner !

Vrai, je ne t'ai jamais connue.

COMPLAINTE

DE L'ORGUE DE BARBARIE

Orgue, orgue de Barbarie,
Don Quichotte, Souffre-Douleur,
Vidasse, vidasse ton cœur,
Ma pauvre rosse endolorie.

Hein, étés idiots,
Octobres malades,
Printemps, purges fades,
Hivers tout vieillots?

— « Quel silence, dans la forêt d'automne,
Quand le soleil en son sang s'abandonne! »

Gaz, haillons d'affiches,
Feu les casinos.
Cercueils des pianos,
Ah ! mortels postiches.

— « Déjà la nuit, qu'on surveille à peine
Le frou-frou de sa titubante traîne. »

Romans pour les quais,
Photos élégiaques,
Escarpins, vieux claques,
D'un coup de balai !

— « Oh ! j'ai peur, nous avons perdu la route ;
Paul, ce bois est mal famé ! chut, écoute... »

Végétal fidèle,
Ève aime toujours
LUI ! jamais pour
Nous, jamais pour elle.

— « O ballets corrosifs ! réel, le crime ?
La lune me pardonnait dans les cimes. »

Vêpres, Ostensoirs,
Couchants ! Sulamites
De province aux rites
Exilants des soirs !

— « Ils m'ont brûlée ; et depuis, vagabonde
Au fond des bois frais, j'implore le monde. »

Et les vents s'engueulent,
Tout le long des nuits !
Qu'est-c'que moi j'y puis,
Qu'est-ce donc qu'ils veulent ?

— « Je vais guérir, voyez la cicatrice,
Oh ! je ne veux pas aller à l'hospice ! »

Des berceaux fienteux
Aux bières de même,
Bons couples sans gêne,
Tournez deux à deux.

Orgue, Orgue de Barbarie !
Scie autant que Souffre-Douleur,
Vidasse, vidasse ton cœur,
Ma pauvre rosse endolorie.

COMPLAINTE

D'UN CERTAIN DIMANCHE

Elle ne concevait pas qu'aimer fût l'ennemi d'aimer.
SAINTE-BEUVE. *Volupté.*

L'homme n'est pas méchant, ni la femme éphémère.
Ah ! fous dont au casino battent les talons,
Tout homme pleure un jour et toute femme est mère,
Nous sommes tous filials, allons !
Mais quoi ! les Destins ont des partis pris si tristes,
Qui font que, les uns loin des autres, l'on s'exile,
Qu'on se traite à tort et à travers d'egoïstes,
Et qu'on s'use à trouver quelque unique Evangile.
Ah ! jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,
Moi je veux vivre monotone.

Dans ce village en falaises, loin, vers les cloches,
Je redescends dévisagé par les enfants
Qui s'en vont faire bénir de tièdes brioches ;
Et rentré, mon sacré-cœur se fend !
Les moineaux des vieux toits pépient à ma fenêtre,
Ils me regardent dîner, sans faim, à la carte ;
Des âmes d'amis morts les habitent peut-être ?
Je leur jette du pain : comme blessés, ils partent !
Ah ! jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,
Moi je veux vivre monotone.

Elle est partie hier. Suis-je pas triste d'elle ?
Mais c'est vrai ! Voilà donc le fond de mon chagrin !
Oh ! ma vie est aux plis de ta jupe fidèle !
Son mouchoir me flottait sur le Rhin...
Seul. — Le Couchant retient un moment son Quadrige
En rayons où le ballet des moucherons danse,
Puis, vers les toits fumants de la soupe, il s'afflige...
Et c'est le Soir, l'insaisissable confidence...
Ah ! jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,
Faudra-t-il vivre monotone ?

Que d'yeux, en éventail, en ogive, ou d'inceste,
Depuis que l'Être espère, ont réclamé leurs droits !
O ciels, les yeux pourrissent-ils comme le reste ?
Oh ! qu'il fait seul ! oh ! fait-il froid !

Oh ! que d'après-midi d'automne à vivre encore !
Le Spleen, eunuque à froid, sur nos rêves se vautre .
Or, ne pouvant redevenir des madrépores,
O mes humains, consolons-nous les uns les autres.
Et jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,
Tâchons de vivre monotone.

Coblentz. Juillet 1883.

COMPLAINTE

D'UN AUTRE DIMANCHE

C'était un très-au vent d'octobre paysage,
Que découpe, aujourd'hui dimanche, la fenêtre,
Avec sa jalousie en travers, hors d'usage,
Où sèche, depuis quand ! une paire de guêtres
Tachant de deux mals blancs ce glabre paysage.

Un couchant mal bâti suppurant du livide ;
Le coin d'une buanderie aux tuiles sales ;
En plein, le Val-de-Grâce, comme un qui préside ;
Cinq arbres en proie à de mesquines rafales
Qui marbrent ce ciel crû de bandages livides.

Puis les squelettes de glycines aux ficelles,
En proie à des rafales encor plus mesquines !
O lendemains de noce ! ô brides de dentelles !
Montrent-elles assez la corde, ces glycines
Recroquevillant leur agonie aux ficelles !

Ah ! qu'est-ce que je fais, ici, dans cette chambre !
Des vers. Et puis, après ! ô sordide limace !
Quoi ! la vie est unique, et toi, sous ce scaphandre,
Tu te racontes sans fin, et tu te ressasses !
Seras-tu donc toujours un qui garde la chambre ?

Ce fut un bien au vent d'octobre paysage...

Paris. Octobre 1884. 22, rue Berthollet.
Dimanche, retour de Chevreuse.

COMPLAINTE

DU FŒTUS DE POÈTE

Blasé dis-je ! En avant,
Déchirer la nuit gluante des racines,
A travers maman, amour tout d'albumine,
Vers le plus clair ! vers l'alme et riche étamine
D'un soleil levant !

— Chacun son tour, il est temps que je m'émancipe,
Irradiant des Limbes mon inédit type !

En avant !
Sauvé des steppes du mucus, à la nage
Têter soleil ! et soûl de lait d'or, bavant,
Dodo à les seins dorloteurs des nuages,
Voyageurs savants !

— A rêve que veux-tu, là-bas, je vivrai dupe
D'une âme en coup de vent dans la fraîcheur des jupes !

En avant !
Dodo sur le lait caillé des bons nuages
Dans la main de Dieu, bleue, aux mille yeux vivants
Au pays du vin viril faire naufrage !
Courage,
Là, là, je me dégage...

— Et je communierai, le front vers l'Orient,
Sous les espèces des baisers inconscients !

En avant !
Cogne, glas des nuits ! filtre, soleil solide !
Adieu, forêts d'aquarium qui, me couvant,
Avez mis ce levain dans ma chrysalide !
Mais j'ai froid ? En avant !
Ah ! maman...

Vous, Madame, allaitez le plus longtemps possible
Et du plus Seul de vous ce pauvre enfant-terrible.

COMPLAINTE

DES PUBERTÉS DIFFICILES

Un éléphant de Jade, œil mi-clos souriant,
Méditait sous la riche éternelle pendule,
Bon bouddha d'exilé qui trouve ridicule
Qu'on pleure vers les Nils des couchants d'Orient,
Quand bave notre crépuscule.

Mais, sot Eden de Florian,
En un vase de Sèvre où de fins bergers fades
S'offrent des bouquets bleus et des moutons frisés,
Un œillet expirait ses pubères baisers
Sous la trompe sans flair de l'éléphant de Jade.

A ces bergers peints de pommade
Dans le lait, à ce couple impuissant d'opéra
Transi jusqu' au trépas en la pâte de Sèvres,
Un gros petit dieu Pan venu de Tanagra
Tendait ses bras tout inconscients et ses lèvres.

Sourds aux vanités de Paris,
Les lauriers fanés des tentures,
Les mascarons d'or des lambris,
Les bouquins aux pâles reliures
Tournoyaient par la pièce obscure,
Chantant, sans orgueil, sans mépris :
« Tout est frais dès qu'on veut comprendre la Nature. »

Mais lui, cabré devant ces soirs accoutumés,
Où montait la gaîté des enfants de son âge,
Seul au balcon, disait, les yeux brûlés de rages :
« J'ai du génie, enfin : nulle ne veut m'aimer ! »

Août 1882. 99, boulevard Saint-Michel.

COMPLAINTE

DE LA FIN DES JOURNÉES

Vous qui passez, oyez donc un pauvre être,
Chassé des *Simples* qu'on peut reconnaître
Soignant, las, quelque œillet à leur fenêtre !
Passants, hâtifs passants,
Oh ! qui veut visiter les palais de mes sens ?

Maints ciboires
De déboires
Un encor !

Ah ! l'enfant qui vit de ce nom, poète !
Il se rêvait, seul, pansant Philoctète
Aux nuits de Lemnos ; ou, loin, grêle ascète.
Et des vers aux moineaux,
Par le lycée en vacances, sous les préaux !

Offertoire,
En mémoire
D'un consort.

Mon Dieu, que tout fait signe de se taire !
Mon Dieu, qu'on est follement solitaire !
Où sont tes yeux, premier dieu de la Terre
Qui ravala ce cri :
« Têtue Éternité ! je m'en vais incompris... » ?

Pauvre histoire !
Transitoire
Passeport ?

J'ai dit : mon Dieu. La terre est orpheline
Aux ciels, parmi les séminaires des Routines.
Va, suis quelque robe de mousseline...
— Inconsciente Loi,
Faites que ce crachoir s'éloigne un peu de moi !

Vomitoire
De la Foire,
C'est la mort.

COMPLAINTE DE LA VIGIE

AUX MINUITS POLAIRES

Le Globe, vers l'aimant,
Chemine exactement,
Teinté de mers si bleues
De cités tout en toits,
De réseaux de convois
Qui grignotent des lieues.

O ma côte en sanglots !
Pas loin de Saint-Malo,
Un bourg fumeux vivote,
Qui tient sous son clocher,
Où grince un coq perché,
L'Ex-Voto d'un pilote !

Aux cierges, au vitrail,
D'un autel en corail,
Une jeune Madone
Tend d'un air ébaubi
Un beau cœur de rubis
Qui se meurt et rayonne !

Un gros cœur tout en sang,
Un bon cœur ruisselant,
Qui, du soir à l'aurore,
Et de l'aurore au soir,
Se meurt, de ne pouvoir
Saigner, ah ! saigner plus encore !

1831.

COMPLAINTE DE LA LUNE

EN PROVINCE

Ah ! la belle pleine Lune,
Grosse comme une fortune !

La retraite sonne au loin,
Un passant, monsieur l'adjoint ;

Un clavecin joue en face,
Un chat traverse la place

La province qui s'endort !
Plaquant un dernier accord,

Le piano clôt sa fenêtre.
Quelle heure peut-il bien être ?

Calme Lune, quel exil !
Faut-il dire : ainsi soit-il ?

Lune, ô dilettante Lune,
A tous les climats commune,

Tu vis hier le Missouri,
Et les remparts de Paris,

Les fiords bleus de la Norwège,
Les pôles, les mers, que sais-je?

Lune heureuse! ainsi tu vois,
A cette heure, le convoi

De son voyage de noce!
Ils sont partis pour l'Écosse

Quel panneau, si, cet hiver,
Elle eût pris au mot mes vers!

Lune, vagabonde Lune,
Faisons cause et mœurs communes?

O riches nuits! je me meurs,
La province dans le cœur!

Et la lune a, bonne vieille,
Du coton dans les oreilles.

Cassel. Juillet 1884.

COMPLAINTE DES PRINTEMPS

Permettez, ô sirène,
Voici que votre haleine
Embaume la verveine ;
C'est l'printemps qui s'amène !

— Ce système, en effet, ramène le printemps,
Avec son impudent cortège d'excitants.

Otez donc ces mitaines ;
Et n'ayez, inhumaine,
Que mes soupirs pour traîne :
Ous'qu'il y a de la gêne...

— Ah ! yeux bleus méditant sur l'ennui de leur art !
Et vous, jeunes divins, aux soirs crus de hasard !

Du géant à la naine,
Vois, tout bon sire entraîne
Quelque contemporaine,
Prendre l'air, par hygiène...

— Mais vous saignez ainsi pour l'amour de l'exil !
Pour l'amour de l'Amour ! D'ailleurs, ainsi soit-il...

T'ai-je fait de la peine ?
Oh ! viens vers les fontaines
Où tournent les phalènes
Des Nuits Elyséennes !

— Pimbèche aux yeux vaincus, bellâtre aux beaux jarrets.
Donnez votre fumier à la fleur du Regret.

Voilà que son haleine
N'embaum' plus la verveine !
Drôle de phénomène...
Hein, à l'année prochaine ?

— Vierges d'hier, ce soir traîneuses de fœtus,
A genoux ! voici l'heure où se plaint l'Angelus.

Nous n'irons plus au bois,
Les pins sont éternels,
Les cors ont des appels !...
Neiges des pâles mois,
Vous serez mon missel !
— Jusqu'au jour de dégel.

COMPLAINTE

DE L'AUTOMNE MONOTONE

Automne, automne, adieux de l'Adieu !
La tisane bout, noyant mon feu ;
Le vent s'époumonne
A reverdir la bûche où mon grand cœur tisonne.
Est-il de vrais yeux ?
Nulle ne songe à m'aimer un peu.

Milieux aptères,
Ou sans divans ;
Regards levants,
Deuils solitaires,
Vers des Sectaires !

Le vent, la pluie, oh ! le vent, la pluie !
Antigone, écartez mon rideau ;
Cet ex-ciel tout suie,
Fond-il *decrescendo*, *statu quo*, *crescendo ?*
Le vent qui s'ennuie,
Retourne-t-il bien les parapluies ?

Amours, gibiers !
Aux jours de givre,
Rêver sans livre,
Dans les terriers
Chauds de fumiers !

Plages, chemins de fer, ciels, bois morts,
Bateaux croupis dans les feuilles d'or,
Le quart aux étoiles,
Paris grasseyant par chic aux prises de voiles :
De trop poignants cors
M'ont hallalisé ces chers décors.

Meurtres, alertes,
Rêves ingrats !
En croix, les bras ;
Roses ouvertes,
Divines pertes !

Le soleil mort, tout nous abandonne.
Il se crut incompris. Qu'il est loin !
Vent pauvre, aiguillonne
Ces convois de martyrs se prenant à témoins !
La terre, si bonne,
S'en va, pour sûr, passer cet automne.

Nuits sous-marines !
Pourpres forêts,
Torrents de frais,
Bancs en gésines,
Tout s'illumine !

— Allons, fumons une pipette de tabac,
En feuilletant un de ces si vieux almanachs,

En rêvant de la petite qui unirait
Aux charmes de l'œillet ceux du chardonneret.

COMPLAINTE

DE L'ANGE INCURABLE

Je t'expire mes Cœurs bien barbouillés de cendres ;
Vent esquinté de toux des paysages tendres !

Où vont les gants d'avril, et les rames d'antan ?
L'âme des hérons fous sanglote sur l'étang.

Et vous, tendres
D'antan ?

Le hoche-queue pépie aux écluses gelées ;
L'amante va, fouettée aux plaintes des allées.

Sais-tu bien, folle pure, où sans châle tu vas ?
— Passant oublié des yeux gais, j'aime là-bas...

— En allées
Là-bas !

Le long des marbriers (Encore un beau commerce !)
Patauge aux défoncés un convoi, sous l'averse.

Un trou, qu'asperge un prêtre âgé qui se morfond,
Bâille à ce libéré de l'être ; et voici qu'on

Le déverse
Au fond.

Les moulins décharnés, ailes hier allègres,
Vois, s'en font les grands bras du haut des coteaux maigres !

Ci-gît n'importe qui. Seras-tu différent,
Diaphane d'amour, ô Chevalier-Errant ?

Claque, ô maigre
Errant !

Hurler avec les loups, aimer nos demoiselles,
Serrer ces mains sauçant dans de vagues vaisselles !

Mon pauvre vieux, il le faut pourtant ! et puis, va,
Vivre est encor le meilleur parti ici-bas.

Non ! vaisselles
D'ici-bas !

Au-delà plus sûr que la Vérité ! des ailes
D'Hostie ivre et ravie aux cités sensuelles !

Quoi ? Ni Dieu, ni l'art, ni ma Sœur Fidèle ; mais
Des ailes ! par le blanc suffoquant ! à jamais,

Ah ! des ailes
A jamais !

— Tant il est vrai que la saison dite d'automne
N'est aux cœurs mal fichus rien moins que folichonne.

COMPLAINTE

DES NOSTALGIES PRÉHISTORIQUES

La nuit bruine sur les villes.
Mal repu des gains machinals,
On dîne ; et, gonflé d'idéal,
Chacun sirote son idylle,
Ou furtive, ou facile.

Echos des grands soirs primitifs !
Couchants aux flambantes usines,
Rude paix des sols en gésine,
Cri jailli là-bas d'un massif,
Voluptés à vif !

Dégringolant une vallée,
Heurter, dans des coquelicots,
Une enfant bestiale et brûlée
Qui suce, en blaguant les échos,
De jûteux abricots

Livrer aux langueurs des soirées
Sa toison où du cristal luit,
Pourlécher ses lèvres sucrées,
Nous barbouiller le corps de fruits
  Et lutter comme essui !

Un moment, béer, sans rien dire,
Inquiets d'une étoile là-haut ;
Puis, sans but, bien gentils satyres,
Nous prendre aux premiers sanglots
    Fraternels des crapauds.

Et, nous délèvrant de l'extase,
Oh ! devant la lune en son plein,
Là-bas, comme un bloc de topaze,
Fous, nous renverser sur les reins,
    Riant, battant des mains !

La nuit bruine sur les villes :
Se raser le masque, s'orner
D'un frac deuil, avec art dîner,
Puis, parmi des vierges débiles,
    Prendre un air imbécile.

AUTRE COMPLAINTE

DE L'ORGUE DE BARBARIE

Prolixe et monocorde,
Le vent dolent des nuits
Rabâche ses ennuis,
Veut se pendre à la corde
Des puits ! et puis ?
Miséricorde !

— Voyons, qu'est-ce que je veux ?
Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Oui, les phares aspergent
Les côtes en sanglots,
Mais les volets sont clos
Aux veilleuses des vierges,
Orgue au galop,
Larmes des cierges !

— Après ? qu'est-ce qu'on y peut ?
— Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Vous, fidèle madone,
Laissez ! Ai-je assisté,
Moi, votre puberté ?
O jours où Dieu tâtonne,
Passants d'été,
Pistes d'automne !

— Eh bien ! aimerais-tu mieux...
— Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Cultes, Littératures,
Yeux chauds, lointains ou gais,
Infinis au rabais,
Tout train-train, rien qui dure,

Oh ! à jamais
Des créatures !

— Ah ! ça qu'est-ce que je veux ?
— Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Bagnes des pauvres bêtes,
Tarifs d'alléluias,
Mortes aux camélias,
Oh ! lendemain de fête
Et paria,
Vrai, des planètes !

— Enfin ! quels sont donc tes vœux ?
— Nuls. Je suis-t-il malhûreux !

La nuit monte, armistice
Des cités, des labours.
Mais il n'est pas, bon sourd,
En ton digne exercice,
De raison pour
Que tu finisses ?

— Bien sûr. C'est ce que je veux.
Ah ! Je suis-t-il malhûreux !

COMPLAINTE

DU PAUVRE CHEVALIER-ERRANT

Jupes des quinze ans, aurores de femmes,
Qui veut, enfin, des palais de mon âme ?
Perrons d'œillets blancs, escaliers de flamme,
Labyrinthes alanguis,
Edens qui
Sonneront sous vos pas reconnus, des airs reconquis.

Instincts-levants souriant par les fentes,
Méditations un doigt à la tempe,
Souvenirs clignotant comme des lampes,
Et, battant les corridors,
Vains essors,
Les Dilettantismes chargés de colliers de remords.

Oui, sans bruit, vous écarterez mes branches,
Et verrez comme, à votre mine franche,
Viendront à vous mes biches les plus blanches,
Mes ibis sacrés, mes chats,
Et, rachats!
Ma Vipère de Lettre aux bien effaçables crachats.

Puis, frêle mise au monde! ô Toute Fine,
O ma Tout-universelle orpheline,
Au fond de chapelles de mousseline
Pâle, ou jonquille à pois noirs,
Dans les soirs,
Feu d'artificeront envers vous mes sens encensoirs!

Nous organiserons de ces parties!
Mes caresses, naïvement serties,
Mourront, de ta gorge aux vierges hosties,
Aux amandes de tes seins!
O tocsins,
Des cœurs dans le roulis des empilements de coussins.

Tu t'abandonnes au Bon, moi j'abdique;
Nous nous comblons de nos deux Esthétiques;
Tu condimentes mes piments mystiques,
J'assaisonne tes saisons;
Nous blasons,
A force d'étapes sur nos collines, l'Horizon!

Puis j'ai des tas d'éternelles histoires,
O mers, ô volières de ma Mémoire !
Sans compter les passes évocatoires !
Et quand tu t'endormiras,
Dans les draps
D'un somme, je t'éventerai de lointains opéras

Orage en deux cœurs, ou jets d'eau des siestes,
Tout sera bien, contre ou selon ton geste,
Afin qu'à peine un prétexte te reste
De froncer tes chers sourcils,
Ce souci :
« Ah ! suis-je née, infiniment, pour vivre par ici ? »

— Mais j'ai beau parader, toutes s'en fichent !
Et je repars avec ma folle affiche,
Boniment incompris, piteux *sandwiche :*
Au Bon Chevalier-Errant,
Restaurant,
Hôtel meublé, Cabinets de lecture, prix courants.

COMPLAINTE

DES FORMALITÉS NUPTIALES

LUI

Allons, vous prendrez froid.

ELLE

Non ; je suis un peu lasse.
Je voudrais écouter toujours ce cor de chasse !

LUI

Dis, veux-tu te vêtir de mon Être éperdu ?

ELLE

Tu le sais ; mais il fait si pur à la fenêtre...

LUI

Ah! tes yeux m'ont trahi l'Idéal à connaître ;
Et je le veux, de tout l'univers de mon être !
Dis, veux-tu ?

ELLE

Devant cet univers, aussi, je me veux femme ;
C'est pourquoi tu le sais. Mais quoi ! ne m'as-tu pas
Prise toute déjà ? par tes yeux, sans combats !
A la messe, au moment du grand Alleluia,
N'as-tu pas eu mon âme ?

LUI

Oui ; mais l'Unique Loi veut que notre serment
Soit baptisé des roses de ta croix nouvelle ;
Tes yeux se font mortels, mais ton destin m'appelle,
Car il sait que, pour naître aux moissons mutuelles,
Je dois te caresser bien singulièrement :

Vous verrez mon palais ! vous verrez quelle vie !
J'ai de gros lexicons et des photographies,

De l'eau, des fruits, maints tabacs,
Moi, plus naïf qu'hypocondre,
Vibrant de tact à me fondre,
Trempé dans les célibats.

Bon et grand comme les bêtes,
Pointilleux mais emballé,
Inconscient mais esthète,
Oh ! veux-tu nous en aller
Vers les pôles dont vous êtes ?
Vous verrez mes voiliers ! vous verrez mes jongleurs !
Vous soignerez les fleurs de mon *bateau de fleurs*.

Vous verrez qu'il y en a plus que je n'en étale,
Et quels violets gros deuil sont ma couleur locale,

Et que mes yeux sont ces vases d'Election
Des Danaïdes où sans fin nous puiserions !

Des prairies adorables,
Loin des mufles des gens ;
Et, sous les ciels changeants,
Maints hamacs incassables !

Dans les jardins
De nos instincts
Allons cueillir
De quoi guérir...

Cuirassés des calus de mainte expérience,
Ne mettant qu'en mes yeux leurs lettres de créance,

Les orgues de mes sens se feront vos martyrs
Vers des cieux sans échos étoilés à mourir !

ELLE

Tu le sais ; mais tout est si décevant ! ces choses
Me poignent, après tout, d'un infaillible émoi !
Raconte-moi ta vie, ou bien étourdis-moi.
Car je me sens obscure, et, je ne sais pourquoi,
Je me compare aux fleurs injustement écloses...

LUI

Tu verras, c'est un rêve. Et tu t'éveilleras
Guérie enfin du mal de pousser solitaire.
Puis, ma fine convalescente du Mystère,
On vous soignera bien, nuit et jour, seuls sur terre.
Tu verras ?

ELLE

Tu le sais. Ah ! — si tu savais ! car tu m'as prise !
Bien au delà ! avec tes yeux, qui me suffisent.
Oui, tes yeux francs seront désormais mon église.
Avec nos regards seulement,
Alors, scellons notre serment ?

LUI

Allons, endormez-vous, mortelle fiancée.
Là, dans mes bras loyaux, sur mon grand cœur bercée,
Suffoquez aux parfums de l'unique pensée
Que la vie est sincère et m'a fait le plus fort.

ELLE

Tiens, on n'entend plus ce cor ; vous savez, ce cor...

LUI

L'Ange des Loyautés l'a baisée aux deux tempes ;
Elle dort maintenant dans l'angle de ma lampe.
O Nuit,
Fais-toi lointaine
Avec ta traîne
Qui bruit !
O défaillance universelle !
Mon unique va naître aux moissons mutuelles !
Pour les fortes roses de l'amour
Elle va perdre, lys pubère,
Ses nuances si solitaires,
Pour être, à son tour,
Dame d'atour
De Maïa !
Alleluia !

COMPLAINTE

DES BLACKBOULÉS

« Ni vous, ni votre art, monsieur. » C'était un dimanche,
Vous savez où.
A vos genoux,
Je suffoquai, suintant de longues larmes blanches.

L'orchestre du jardin jouait ce « *si tu m'aimes* »
Que vous savez ;
Et je m'en vais
Depuis, et pour toujours, m'exilant sur ce thème.

Et toujours, ce refus si monstrueux m'effraie
Et me confond
Pour vous au fond,
Si Regard-Incarné ! si moi-même ! si vraie !

Bien. — Maintenant, voici ce que je vous souhaite,
Puisque, après tout,
En ce soir d'août,
Vous avez craché vers l'Art, par-dessus ma tête.

Vieille et chauve à vingt ans, sois prise pour une autre
Et sans raison,
Mise en prison,
Très loin, et qu'un geôlier, sur toi, des ans, se vautre.

Puis, passe à Charenton, parmi de vagues folles,
Avec Paris
Là-bas, fleuri,
Ah ! rêve trop beau ! Paris où je me console.

Et demande à manger, et qu'alors on confonde !
Qu'on croie à ton
Refus ! et qu'on
Te nourrisse, horreur ! horreur ! horreur ! à la sonde.

La sonde t'entre par le nez. Dieu vous bénisse !
A bas, les mains !
Et le bon vin,
Le lait, les œufs te gavent par cet orifice.

Et qu'après bien des ans de cette facétie,
Un interne (aux
Regards loyaux !)
Se trompe de conduit ! et verse, et t'asphyxie.

Et voilà ce que moi, guéri, je vous souhaite,
Cœur rose, pour
Avoir un jour
Craché sur l'Art ! l'Art pur ! sans compter le poète.

COMPLAINTE

DES CONSOLATIONS

Quia voluit consolari.

Ses yeux ne me voient pas, son corps serait jaloux ;
Elle m'a dit : « monsieur... » en m'enterrant d'un geste ;
Elle est Tout, l'univers moderne et le céleste.
Soit ! draguons donc Paris, et ravitaillons-nous,
Tant bien que mal, du reste.

Les Landes sans espoir de ses regards brûlés,
Semblaient parfois des paons prêts à mettre à la voile...
Sans chercher à me consoler vers les étoiles,
Ah ! Je trouverai bien deux yeux aussi sans clés,
Au Louvre, en quelque toile !

Oh! qu'incultes, ses airs, rêvant dans la prison
D'un *cant* sur le qui-vive au travers de nos hontes!
Mais, en m'appliquant bien, moi dont la foi démonte
Les jours, les ciels, les nuits, dans les quatre saisons
Je trouverai mon compte.

Sa bouche! à moi, ce pli pudiquement martyr
Où s'aigrissent des nostalgies de nostalgies!
Eh bien, j'irai parfois, très sincère vigie,
Du haut de Notre-Dame aider l'aube, au sortir,
De passables orgies.

Mais, Tout va la reprendre! — Alors Tout m'en absout.
Mais, Elle est ton bonheur! — Non! je suis trop immense,
Trop chose. Comment donc! mais ma seule présence
Ici-bas, vraie à s'y mirer, est l'air de Tout:
De la Femme au Silence!

COMPLAINTE

DES BONS MÉNAGES

L'Art sans poitrine m'a trop longtemps bercé dupe.
Si ses labours sont fiers, que ses blés décevants !
Tiens, laisse-moi bêler tout aux plis de ta jupe
Qui fleure le couvent.

Le Génie avec moi, serf, a fait des manières ;
Toi, jupe, fais frou-frou, sans t'inquiéter pourquoi,
Sous l'œillet bleu de ciel de l'unique théière,
Sois toi-même, à part moi.

Je veux être pendu, si tu n'es pas discrète
Et *comme il faut*, vraiment ! Et d'ailleurs tu m'es tout.
Tiens, j'aimerai les plissés de ta collerette
Sans en venir à bout.

Mais l'Art, c'est l'Inconnu ! qu'on y dorme et s'y vautre,
On peut ne pas l'avoir constamment sur les bras !
Eh bien, ménage au vent ! Soyons Lui, Elle et l'Autre.
Et puis, n'insistons pas.

COMPLAINTE

DE LORD PIERROT

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Filons, en costume,
Présider là-haut !
Ma cervelle est morte.
Que le Christ l'emporte !
Béons à la Lune,
La bouche en zéro.

Inconscient, descendez en nous par réflexes :
Brouillez les cartes, les dictionnaires, les sexes.

Tournons d'abord sur nous-même, comme un fakir !
(Agiter le pauvre être avant de s'en servir.)

J'ai le cœur chaste et vrai comme une bonne lampe ;
Oui, je suis en taille-douce, comme une estampe.

Vénus, énorme comme le Régent,
Déjà se pâme à l'horizon des grèves ;
Et c'est l'heure, ô gens nés casés, bonnes gens,
De s'étourdir en longs trilles de rêves !
Corybanthe, aux quatre vents tous les draps !
Disloque tes pudeurs, à bas les lignes !
En costume blanc, je ferai le cygne,
Après nous le Déluge, ô ma Léda !
Jusqu'à ce que tournent tes yeux vitreux
Que tu grelottes en rires affreux,
Hop ! enlevons sur les horizons fades
Les menuets de nos pantalonades !
Tiens ! l'Univers
Est à l'envers..

— Tout cela vous honore,
Lord Pierrot, mais encore ?

— Ah ! qu'une, d'elle-même, un beau soir sût venir,
Ne voyant que boire à mes lèvres, ou mourir !

Je serais, savez-vous, la plus noble conquête
Que femme, au plus ravi du Rêve, eût jamais faite !

D'ici là, qu'il me soit permis
De vivre de vieux compromis

Où commence, où finit l'humaine
Ou la divine dignité?

Jonglons avec les entités,
Pierrot s'agite et Tout le mène !
Laissez faire, laisser passer ;
Laissez passer, et laissez faire
Le semblable, c'est le contraire,

Et l'univers c'est pas assez !
Et je me sens, ayant pour cible
Adopté la vie impossible,
De moins en moins localisé !

— Tout cela vous honore,
Lord Pierrot, mais encore ?

— Il faisait, ah ! si chaud, si sec.
Voici qu'il pleut, qu'il pleut, bergères !
Les pauvres Vénus bocagères
Ont la roupie à leur nez grec !

— Oh ! de moins en moins drôle ;
Pierrot sait mal son rôle ?

— J'ai le cœur triste comme un lampion forain...
Bah ! j'irai passer la nuit dans le premier train ;

Sûr d'aller, ma vie entière,
Malheureux comme les pierres. (*Bis.*)

AUTRE COMPLAINTE

DE LORD PIERROT

Celle qui doit me mettre au courant de la Femme !
Nous lui dirons d'abord, de mon air le moins froid :
« La somme des angles d'un triangle, chère âme,
« Est égale à deux droits. »

Et si ce cri lui part : « Dieu de Dieu ! que je t'aime ! »
— « Dieu reconnaîtra les siens. » Ou piquée au vif :
— « Mes claviers ont du cœur, tu seras mon seul thème. »
Moi : « Tout est relatif. »

De tous ses yeux, alors ! se sentant trop banale :
« Ah ! tu ne m'aimes pas ; tant d'autres sont jaloux ! »
Et moi, d'un œil qui vers l'Inconscient s'emballe :
« Merci, pas mal ; et vous ? »

— « Jouons au plus fidèle ! » — « A quoi bon, ô Nature ! »
« Autant à qui perd gagne ! » Alors, autre couplet :
— « Ah ! tu te lasseras le premier, j'en suis sûre... »
— « Après vous, s'il vous plaît. »

Enfin, si, par un soir, elle meurt dans mes livres,
Douce ; feignant de n'en pas croire encor mes yeux,
J'aurai un : « Ah ça, mais, nous avions De Quoi vivre !
« C'était donc sérieux ? »

COMPLAINTE

SUR CERTAINS ENNUIS

Un couchant des Cosmogonies !
Ah ! que la Vie est quoditienne...
Et, du plus vrai qu'on se souvienne,
Comme on fut piètre et sans génie...

On voudrait s'avouer des choses,
Dont on s'étonnerait en route,
Que feraient, une fois pour toutes !
Qu'on s'entendrait à travers poses.

On voudrait saigner le Silence,
Secouer l'exil des causeries;
Et non ! ces dames sont aigries
Par des questions de préséance.

Elles boudent là, l'air capable.
Et, sous le ciel, plus d'un s'explique,
Par quels gâchis suresthétiques
Ces êtres-là sont adorables.

Justement, une nous appelle,
Pour l'aider à chercher sa bague,
Perdue (où dans ce terrain vague ?)
Un souvenir D'AMOUR, dit-elle !

Ces êtres-là sont adorables !

COMPLAINTE

DES NOCES DE PIERROT

Où te flatter pour boire dieu,
Ma provisoire corybante ?
Je sauce mon âme en tes yeux,
Je ceins ta beauté pénitente,
Où donc vis-tu ? Moi si pieux,
Que tu m'es lente, lente !

Tes cils m'insinuent : c'en est trop ;
Et leurs calices vont se clore,
Sans me jeter leur dernier mot,
Et refouler mes métaphores,
De leur petit air comme il faut ?
Isis, levez le store !

Car cette fois, c'est pour de bon ;
Trop d'avrils, quittant la partie
Devant des charmes moribonds,
J'ai bâclé notre eucharistie
Sous les trépieds où ne répond
Qu'une aveugle Pythie !

Ton tabernacle est dévasté ?
Sois sage, distraite égoïste !
D'ailleurs, suppôt d'éternité,
Le spleen de tout ce qui s'existe
Veut qu'en ce blanc matin d'été,
Je sois ton exorciste !

Ainsi, fustigeons ces airs plats
Et ces dolentes pantomimes
Couvrant d'avance du vieux glas
Mes toscins à l'hostie ultime !
Ah ! tu me comprends, n'est-ce pas,
Toi, ma moins pauvre rime ?

Introïbo, voici l'Époux !
Hallali ! songe au pôle, aspire ;
Je t'achèterai des bijoux,
Garde-moi ton *ut* de martyre...
Quoi ! bébé bercé, c'est donc tout ?
Tu n'as plus rien à dire ?

— Mon dieu, mon dieu ! je n'ai rien eu,
J'en suis encore aux poncifs thèmes !
Son teint me redevient connu,
Et, sur son front tout au baptême,
Aube déjà l'air ingénu !
L'air vrai ! l'air non mortel quand même !

Ce qui fait que je l'aime,

Et qu'elle est même, vraiment,
La chapelle rose
Où parfois j'expose
Le Saint-Sacrement
De mon humeur du moment.

COMPLAINTE

DU VENT QUI S'ENNUIE LA NUIT

Ta fleur se fane, ô fiancée ?
Oh ! gardes-en encore un peu
La corolle qu'a compulsée
Un soir d'ennui trop studieux !
Le vent des toits qui pleure et rage,
Dans ses assauts et ses remords,
Sied au nostalgique naufrage
Où m'a jeté ta Toison-d'Or.

Le vent assiège,
Dans sa tour,
Le sortilège
De l'Amour ;
Et, pris au piège,
Le sacrilège
Geint sans retour.

Ainsi, mon Idéal sans bride
T'ubiquitait de ses sanglots,
O calice loyal mais vide
Qui jouais à me rester clos ?
Ainsi dans la nuit investie,
Sur tes pétales décevants,
L'Ange fileur d'eucharisties
S'afflige tout le long du vent.

Le vent assiège,
Dans sa tour,
Le sortilège
De l'Amour,
Et, pris au piège
Le sacrilège,
Geint sans retour.

O toi qu'un remords fait si morte,
Qu'il m'est incurable, en tes yeux,
D'écouter se morfondre aux portes
Le vent aux étendards de cieux !
Rideaux verts de notre hypogée,
Marbre banal du lavabo,
Votre hébétude ravagée
Est le miroir de mon tombeau.

O vent, allège
  Ton discours
Des vains cortèges
  De l'humour ;
Je rentre au piège,
Peut-être, y vais-je,
Tuer l'Amour !

COMPLAINTE

DU PAUVRE CORPS HUMAIN

L'homme et sa compagne sont serfs
De corps, tourbillonnants cloaques
Aux mailles de harpes de nerfs
Serves de tout et que détraque
Un fier répertoire d'attaques.

Voyez l'homme, voyez !
Si ça n'fait pas pitié !

Propre et correct en ses ressorts,
S'assaisonnant de modes vaines,
Il s'admire, ce brave corps,
Et s'endimanche pour sa peine,
Quand il a bien sué la semaine.

Et sa compagne ! allons,
Ma bell', nous nous valons.

Faudrait le voir, touchant et nu
Dans un décor d'oiseaux, de roses ;
Ses tics réflexes d'ingénu,
Ses plis pris de mondaines poses ;
Bref, sur beau fond vert, sa chlorose.

Voyez l'homme, voyez !
Si ça n'fait pas pitié !

Les Vertus et les Voluptés
Détraquant d'un rien sa machine,
Il ne vit que pour disputer
Ce domaine à rentes divines
Aux lois de mort qui le taquinent.

Et sa compagne ! allons,
Ma bell', nous nous valons.

Il se soutient de mets pleins d'art,
Se drogue, se tond, se parfume,
Se truffe tant, qu'il meurt trop tard ;
Et la cuisine se résume
En mille infections posthumes.

Oh ! ce couple, voyez !
Non, ça fait trop pitié.

Mais ce microbe subversif
Ne compte pas pour la Substance,
Dont les déluges corrosifs
Renoient vite pour l'Innocence
Ces fols germes de conscience.

Nature est sans pitié
Pour son petit dernier.

COMPLAINTE DU ROI DE THULÉ

Il était un roi de Thulé,
Immaculé,
Qui loin des jupes et des choses,
Pleurait sur la métempsychose
Des lys en roses,
Et quel palais !

Ses fleurs dormant, il s'en allait,
Traînant des clés,
Broder aux seuls yeux des étoiles,
Sur une tour, un certain Voile
De vive toile,
Aux nuits de lait !

Quand le voile fut bien ourlé,
Loin de Thulé,
Il rama fort sur les mers grises,
Vers le soleil qui s'agonise,
Féerique Église !
Il ululait :

« Soleil-crevant, encore un jour,
Vous avez tendu votre phare
Aux holocaustes vivipares,
Du culte qu'ils nomment l'Amour.

« Et comme, devant la nuit fauve,
Vous vous sentez défaillir,
D'un dernier flot d'un sang martyr
Vous lavez le seuil de l'Alcôve !

« Soleil ! Soleil ! moi je descends
Vers vos navrants palais polaires,
Dorloter dans ce Saint-Suaire
Votre cœur bien en sang,
En le berçant ! »

Il dit, et, le Voile étendu,
Tout éperdu,

Vers les coraux et les naufrages,
Le roi raillé des doux corsages,
Beau comme un Mage
Est descendu !

Braves amants ! aux nuits de lait,
Tournez vos clés !
Une ombre, d'amour pur transie,
Viendrait vous gémir cette scie :
« Il était un roi de Thulé
Immaculé... »

COMPLAINTE

DU SOIR DES COMICES AGRICOLES

Deux royaux cors de chasse ont encore un duo
Aux échos,
Quelques fusées reniflent s'étouffer là-haut !

Allez, allez, gens de la noce,
Qu'on s'en donne une fière bosse !

Et comme le jour naît, que bientôt il faudra,
A deux bras,
Peiner, se recrotter dans les labours ingrats,

Allez, allez, gens que vous êtes,
C'est pas tous les jours jour de fête !

Ce violon incompris pleure au pays natal,
Loin du bal,
Et le piston risque un appel vers l'Idéal...

Mais le flageolet les rappelle
Et allez donc, mâl's et femelles !

Un couple erre parmi les rêves des grillons,
Aux sillons ;
La fille écoute en tourmentant son médaillon.

Laissez, laissez, ô cors de chasse,
Puisque c'est le sort de la race.

Les beaux cors se sont morts ; mais cependant qu'au loin,
Dans les foins,
Crèvent deux rêves niais, sans maire et sans adjoint.

Pintez, dansez, gens de la Terre,
Tout est un triste et vieux Mystère.

— Ah ! le Premier que prit ce besoin insensé
De danser
Sur ce monde enfantin dans l'Inconnu lancé !

O Terre, ô terre, ô race humaine,
Vous me faites bien de la peine.

COMPLAINTE DES CLOCHES

Dimanche, à Liége

Bin bam, bin bam,
Les cloches, les cloches,
Chansons en l'air, pauvres reproches!
Bin bam, bin bam,
Les cloches en Brabant!

Petits et gros, clochers en fête,
De l'hôpital à l'Évêché,
Dans ce bon ciel endimanché,
Se carillonnent, et s'entêtent,
A tue-tête! à tue-tête!

Bons vitraux, saignez impuissants
Aux allégresses hosannahlles
Des orgues lâchant leurs pédales,
Les tuyaux bouchés par l'encens !
Car il descend ! il descend !

Voici les lentes oriflammes
Où flottent la Vierge et les Saints !
Les cloches, leur battant des mains,
S'étourdissent en jeunes gammes
Hymniclames ! hymniclames !

Va, Globe aux studieux pourchas,
Où Dieu à peine encor s'épèle !
Bondis, Jérusalem nouvelle,
Vers les nuits grosses de rachats,
Où les lys ne filent pas !

Edens mûrs, Unique Bohême !
Nous, les beaux anges effrénés ;
Elles, les Regards incarnés,
Pouvant nous chanter, sans blasphème :
Que je t'aime ! pour moi-même !

Oui, les cloches viennent de loin !
Oui, oui, l'Idéal les fit fondre
Pour rendre les gens hypocondres,
Vêtus de noir, tendant le poing
Vers un Témoin ! Un Témoin !

Ah ! cœur-battant, cogne à tue-tête
Vers ce ciel niais endimanché !
Calme, à jaillir de ton clocher,
Et nous retombe à jamais BÊTE.
Quelle fête ! quelle fête !

Bin bam, bin bam,
Les cloches ! les cloches !
Chansons en l'air, pauvres reproches !
Bin bam, bin bam,
Les cloches en Brabant ! (1)

Liège. Août 1883.

(1) Et ailleurs.

COMPLAINTE DES GRANDS PINS

DANS UNE VILLA ABANDONNÉE

A Bade.

Tout hier, le soleil a boudé dans ses brumes,
Le vent jusqu'au matin n'a pas décoléré,
Mais, nous point des coteaux là-bas, un œil sacré
Qui va vous bousculer ces paquets de bitume !

— Ah ! vous m'avez trop, trop vanné,
Bals de diamants, hanches roses ;
Et, bien sûr, je n'étais pas né
Pour ces choses.

— Le vent jusqu'au matin n'a pas décoléré.
Oh ! ces quintes de toux d'un chaos bien posthume,

— Prés et bois vendus ! Que de gens,
Qui me tenaient mes gants, serviles,
A cette heure, de mes argents,
Font des piles !

— Délayant en ciels bas ces paquets de bitume
Qui grimpaient talonnés de noirs Miséréres !

— Elles, coudes nus dans les fruits,
Riant, changeant de doigts leurs bagues ;
Comme nos plages et nos nuits
Leur sont vagues !

— Oh ! ces quintes de toux d'un chaos bien posthume !
Chantons comme Memnon, le soleil a filtré,

— Et moi, je suis dans ce lit cru
De chambre d'hôtel, fade chambre,
Seul, battu dans les vents bourrus
De novembre.

— Qui, consolant des vents les noirs Miséréres,
Des nuages en fuite éponge au loin l'écume.

— Berthe aux sages yeux de lilas,
Qui priais Dieu que je revinsse,
Que fais-tu, mariée là-bas,
En province ?

— Memnons, ventriloquons ! le cher astre a filtré
Et le voilà qui tout authentique s'exhume !

— Oh ! quel vent ! adieu tout sommeil ;
Mon Dieu, que je suis bien malade !
Oh ! notre croisée au soleil
Bon, à Bade.

— Il rompt ses digues ! vers les grands labours qui fument !
Saint Sacrement ! et *Labarum* des *Nox iræ !*

— Et bientôt, seul, je m'en irai,
A Montmartre, en cinquième classe,
Loin de père et mère, enterrés
En Alsace.

99, boulevard Saint-Michel.

COMPLAINTE

SUR CERTAINS TEMPS DÉPLACÉS

Le couchant de sang est taché
Comme un tablier de boucher ;
Oh ! qui veut aussi m'écorcher !

— Maintenant c'est comme une rade !
Ça vous fait le cœur tout nomade,
A cingler vers mille Lusiades !

Passez, ô nuptials appels,
Vers les comptoirs, les Archipels
Où l'on mastique le bétel !

Je n'aurai jamais d'aventures ;
Qu'il est petit, dans la Nature,
Le chemin d'fer Paris-Ceinture !

— V'là le fontainier ! il siffle l'air
(Connu) du bon roi Dagobert ;
Oh ! ces matins d'avril en mer !

— Le vent galope ventre à terre,
En vain voudrait-on le fair' taire !
Ah ! nom de Dieu ! quelle misère !

— Le Soleil est mirobolant
Comme un poitrail de chambellan,
J'en demeure les bras ballants ;

Mais jugez si ça m'importune,
Je rêvais en plein de lagunes
De Venise au clair de la lune !

— Vrai ! la vie est pour les badauds.
Quand on a du Dieu sous la peau,
On cuve ça sans dire mot.

L'obélisque quadrangulaire,
De mon spleen monte ; j'y digère,
En stylite, ce gros Mystère.

COMPLAINTE

DES CONDOLÉANCES AU SOLEIL

Décidément, bien don Quichotte et pas peu sale,
Ta Police, ô Soleil ! malgré tes grands Levers,
Et tes couchants des beaux Sept-Glaives abreuvés,
Rosaces en sang d'une aveugle Cathédrale !

Sans trêve, aux spleens d'amour sonner des hallalis !
Car, depuis que, majeur, ton fils calcule et pose,
Labarum des glaciers ! fais-tu donc autre chose
Que chasser devant toi des dupes de leurs lits ?

Certes, dès qu'aux rideaux aubadent tes fanfares,
Ces piteux d'infini, clignant de gluants deuils,
Rhabillent leurs tombeaux, en se cachant de l'œil
Qui cautérise les citernes les plus rares !

Mais tu ne te dis pas que, là-bas, bon Soleil,
L'autre moitié n'attendait que ta défaillance,
Et déjà se remet à ses expériences,
Alléguant quoi ? la nuit, l'usage, le sommeil...

Or, à notre guichet, tu n'es pas mort encore,
Pour aller fustiger de rayons ces mortels,
Que nos bateaux sans fleurs rerâlent vers leurs ciels
D'où pleurent des remparts brodés contre l'aurore !

Alcôve des Danaïdes, triste astre ! — Et puis,
Ces jours où, tes fureurs ayant fait les nuages,
Tu vas sans pouvoir les percer, blême de rage
De savoir seul et tout à ses aises l'Ennui !

Entre nous donc, bien don Quichotte, et pas moins sale,
Ta Police, ô Soleil, malgré tes grands Levers,
Et tes couchants des beaux Sept-Glaives abreuvés,
Rosaces en sang d'une aveugle Cathédrale !

COMPLAINTE

DE L'OUBLI DES MORTS

Mesdames et Messieurs,
Vous dont la mère est morte.
C'est le bon fossoyeux
Qui gratte à votre porte.

Les morts
C'est sous terre ;
Ça n'en sort
Guère.

Vous fumez dans vos bocks,
Vous soldez quelque idylle,
Là-bas chante le coq,
Pauvres morts hors des villes !

Grand-papa se penchait,
Là, le doigt sur la tempe,
Sœur faisait du crochet,
Mère montait la lampe.

Les morts
C'est discret,
Ça dort
Trop au frais.

Vous avez bien dîné,
Comment va cette affaire ?
Ah ! les petits morts-nés
Ne se dorlotent guère !

Notez, d'un trait égal,
Au livre de la caisse,
Entre deux frais de bal :
Entretien tombe et messe.

C'est gai,
Cette vie ;
Hein, ma mie,
O gué ?

Mesdames et Messieurs,
Vous dont la sœur est morte,
Ouvrez au fossoyeux
Qui claque à votre porte;

Si vous n'avez pitié,
Il viendra (sans rancune)
Vous tirer par les pieds,
Une nuit de grand'lune!

Importun
Vent qui rage!
Les défunts?
Ça voyage...

COMPLAINTE

DU PAUVRE JEUNE HOMME

Sur l'air populaire :
« Quand le bonhomm' revint du bois. »

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui ;
Il prit à deux mains son vieux crâne,
Qui de science était un puits !
Crâne,
Riche crâne,
Entends-tu la Folie qui plane ?
Et qui demande le cordon,
Digue dondaine, digue dondaine,
Et qui demande le cordon,
Digue dondaine, digue dondon !

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui ;
Il entendit de tristes gammes,
Qu'un piano pleurait dans la nuit !
Gammes,
Vieilles gammes,
Ensemble, enfants, nous vous cherchâmes ;
Son mari m'a fermé sa maison,
Digue dondaine, digue dondaine,
Son mari m'a fermé sa maison,
Digue dondaine, digue dondon !

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui ;
Il mit le nez dans sa belle âme,
Où fermentaient des tas d'ennuis !
Ame,
Ma belle âme,
Leur huile est trop sal' pour ta flamme !
Puis, nuit partout ! lors, à quoi bon ?
Digue dondaine, digue dondaine,
Puis, nuit partout ! lors, à quoi bon ?
Digue dondaine, digue dondon !

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui ;

Il vit que sa charmante femme,
Avait déménagé sans lui !
Dame,
Notre-Dame,
Je n'aurai pas un mot de blâme !
Mais t'aurais pu m'laisser l'charbon (1)
Digue dondaine, digue dondaine,
Mais t'aurais pu m'laisser l'charbon,
Digue dondaine, digue dondon.

Lors, ce jeune homme aux tels ennuis,
Lors, ce jeune homme aux tels ennuis ;
Alla décrocher une lame,
Qu'on lui avait fait cadeau avec l'étui !
Lame,
Fine lame,
Soyez plus droite que la femme !
Et vous, mon Dieu, pardon ! pardon !
Digue dondaine, digue dondaine,
Et vous, mon Dieu, pardon ! pardon !
Digue dondaine, digue dondon !

Quand les croq'morts vinrent chez lui,
Quand les croq'morts vinrent chez lui ;

(1) Pour s'asphyxier.

Ils virent qu'c'était un' belle âme,
Comme on n'en fait plus aujourd'hui
Ame,
Dors, belle âme !
Quand on est mort c'est pour de bon,
Digue dondaine, digue dondaine,
Quand on est mort c'est pour de bon,
Digue dondaine, digue dondon !

COMPLAINTE

DE L'ÉPOUX OUTRAGÉ

Sur l'air populaire :
« Qu'allais-tu faire à la fontaine ? »

— Qu'alliez-vous faire à la Mad'leine,
Corbleu, ma moitié,
— Qu'alliez-vous faire à la Mad'leine ?

— J'allais prier pour qu'un fils nous vienne,
Mon Dieu, mon ami ;
J'allais prier pour qu'un fils nous vienne.

— Vous vous teniez dans un coin, debout,
Corbleu, ma moitié !
Vous vous teniez dans un coin, debout.

— Pas d'chaise économis' trois sous,
Mon Dieu, mon ami ;
Pas d'chaise économis' trois sous.

— D'un officier, j'ai vu la tournure,
Corbleu, ma moitié !
D'un officier, j'ai vu la tournure.

— C'était ce Christ grandeur nature,
Mon Dieu, mon ami ;
C'était ce Christ grandeur nature.

— Les Christs n'ont pas la croix d'honneur,
Corbleu, ma moitié !
Les Christs n'ont pas la croix d'honneur.

— C'était la plaie du Calvaire, au cœur,
Mon Dieu, mon ami ;
C'était la plaie du calvaire, au cœur.

— Les Christs n'ont qu'au flanc seul la plaie,
Corbleu, ma moitié !
Les Christs n'ont qu'au flanc seul la plaie !

— C'était une goutte envolée,
Mon Dieu, mon ami ;
C'était une goutte envolée

— Aux Crucifix on n' parl' jamais,
Corbleu, ma moitié !
Aux Crucifix on n' parl' jamais ?

— C'était du trop d'amour qu' j'avais,
Mon Dieu, mon ami,
C'était du trop d'amour qu' j'avais !

Et moi j' te brûl'rai la cervelle,
Corbleu, ma moitié,
Et moi j' te brûl'rai la cervelle !

— Lui, il aura mon âme immortelle,
Mon Dieu, mon ami,
Lui, il aura mon âme immortelle !

COMPLAINTE

VARIATIONS SUR LE MOT « FALOT, FALOTTE »

Falot, falotte !
Sous l'aigre averse qui clapote,
Un chien aboie aux feux-follets,
Et puis se noie, taïaut, taïaut !
La Lune, voyant ces ballets,
Rit à Pierrot !
Falot ! falot !

Falot, falotte !
Un train perdu, dans la nuit, stoppe,
Par les avalanches bloqué ;
Il siffle au loin ! et les petiots
Croient ouïr les méchants hoquets
D'un grand crapaud !
Falot, falot !

Falot, falotte !
La danse du bateau-pilote,
Sous l'œil d'or du phare, en péril
Et sur les *steamers*, les galops
Des vents filtrant leurs longs exils
Par les hublots !
Falot, falot !

Falot, falotte !
La petite vieille qui trotte,
Par les bois aux temps pluvieux,
Cassée en deux sous le fagot
Qui réchauffera de son mieux
Son vieux fricot !
Falot, falot !

Falot, falotte !
Sous sa lanterne qui tremblote,
Le fermier dans son potager
S'en vient cueillir des escargots,
Et c'est une étoile au berger
Rêvant là-haut !
Falot, falot !

Falot, falotte !
Le lumignon au vent toussotte,
Dans son cornet de gras papier ;
Mais le passant en son pal'tot
O mandarines des Janviers,
File au galop !
Falot, falot !

Falot, falotte !
Un chiffonnier va sous sa hotte ;
Un réverbère près d'un mur
Où se cogne un vague soulaud,
Qui l'embrasse comme un pur,
Avec des mots !
Falot, falot !

Falot, falotte !
Et c'est ma belle âme en ribotte,
Qui se sirote et se fait mal,
Et fait avec ses grands sanglots,
Sur les beaux lacs de l'Idéal
Des ronds dans l'eau !
Falot, falot !

Chevreuse, Septembre 1884

COMPLAINTE DU TEMPS

ET DE SA COMMÈRE L'ESPACE

Je tends mes poignets universels dont aucun
N'est le droit ou le gauche, et l'Espace, dans un
Va-et-vient giratoire, y détrame les toiles
D'azur pleines de cocons à fœtus d'Étoiles.
Et nous nous blasons tant, je ne sais où, les deux
Indissolubles nuits aux orgues vaniteux
De nos pores à Soleils, où toute cellule
Chante : Moi ! Moi ! puis s'éparpille, ridicule !

Elle est l'infini sans fin, je deviens le temps
Infaillible. C'est pourquoi nous nous perdons tant.
Où sommes-nous? Pourquoi? Pour que Dieu s'accomplisse?
Mais l'Éternité n'y a pas suffi ! Calice
Inconscient, où tout cœur crevé se résout,
Extrais-nous donc alors de ce néant trop tout !
Que tu fisses de nous seulement une flamme,
Un vrai sanglot mortel, la moindre goutte d'âme !

Mais nous bâillons de toute la force de nos
Touts, sûrs de la surdité des humains échos.
Que ne suis-je indivisible! Et toi, douce Espace,
Où sont les steppes de tes seins, que j'y rêvasse?
Quand t'ai-je fécondée à jamais? Oh! ce dut
Être un spasme intéressant! Mais quel fut mon but?
Je t'ai, tu m'as. Mais où? Partout, toujours. Extase
Sur laquelle, quand on est le Temps, on se blase.

Or, voilà des spleens infinis que je suis en
Voyage vers ta bouche, et pas plus à présent
Que toujours, je ne sens la fleur triomphatrice
Qui flotte, m'as-tu dit, au seuil de ta matrice.
Abstraites amours! quel infini mitoyen
Tourne entre nos deux Touts? Sommes-nous deux? ou bien
(Tais-toi si tu ne peux me prouver à outrance,
Illico, le fondement de la connaissance,

Et, par ce chant: Pensée, Objet, Identité!
Souffler le Doute, songe d'un siècle d'été),
Suis-je à jamais un solitaire Hermaphrodite,
Comme le Ver solitaire, ô ma Sulamite?
Ma complainte n'a pas eu de commencement,
Que je sache, et n'aura nulle fin; autrement,
Je serais l'anachronisme absolu. Pullule
Donc, azur possédé du mètre et du pendule!

O Source du possible, alimente à jamais
Des pollens des soleils d'exil, et de l'engrais
Des chaotiques hécatombes, l'automate
Universel où pas une loi ne se hâte.
Nuls à tout, sauf aux rares mystiques éclairs
Des élus, nous restons les deux miroirs d'éther
Réfléchissant, jusqu'à la mort de ces Mystères,
Leurs Nuits que l'Amour jonche de fleurs éphémères.

GRANDE COMPLAINTE

DE LA VILLE DE PARIS

PROSE BLANCHE

Bonne gens qui m'écoutes, c'est Paris, Charenton compris. Maison fondée en... à louer. Médailles à toutes les expositions et des mentions. Bail immortel. Chantiers en gros et en détail de bonheurs sur mesure. Fournisseurs brevetés d'un tas de majestés. Maison recommandée. Prévient la chute des cheveux. En loteries! Envoie en province. Pas de morte-saison. Abonnements. Dépôt, sans garantie de l'humanité, des ennuis les plus comme il faut et d'occasion. Facilités de paiement, mais de l'argent. De l'argent, bonne gens !

Et ça se ravitaille, import et export, par vingt gares et douanes. Que tristes, sous la pluie, les trains de marchandises ! A vous, dieux, chasublerie, ameublements d'église, dragées pour baptêmes, le culte est au troisième,

clientèle ineffable ! Amour, à toi, des maisons d'or aux hospices dont les langes et loques feront le papier des billets doux à monogrammes, trousseaux et layettes, seules eaux alcalines reconstituantes, ô chlorose ! bijoux de sérail, falbalas, tramways, miroirs de poches, romances ! Et à l'antipode, qu'y fait-on ? Ça travaille, pour que Paris se ravitaille...

D'ailleurs, des moindres pavés, monte le Lotus Tact. En bataille rangée, les deux sexes, toilettés à la mode des passants, mangeant dans le ruolz ! Aux commis, des Niobides ; des faunesses aux Christs. Et sous les futaies seigneuriales des jardins très publics, martyrs niaisant et vestales minaudières faisant d'un clin d'œil l'article pour l'Idéale et Cie (Maison vague, là-haut), mais d'elles-mêmes absentes, pour sûr. Ah ! l'homme est un singulier monsieur ; et elle, sa voix de fausset, quel front désert ! D'ailleurs avec du tact...

Mais l'inextirpable élite, d'où ? pour où ? Maisons de blanc : pompes voluptiales ; maisons de deuil : spleenuosités, rancœurs à la carte. Et les banlieues adoptives, humus teigneux, haridelles paissant, bris de vaisselles, tessons, semelles, de profil sur l'horizon des remparts. Et la pluie ! trois torchons à une claire-voie de mansarde. Un chien aboie à un ballon là-haut. Et des coins claustrals, cloches exilescentes des *dies iræmissibles*. Couchants d'aquarelliste distinguée, ou de lapidaire en liquidation.

Génie au prix de fabrique, et ces jeunes gens s'entraînent en auto-litanies et formules vaines, par vaines cigarettes. Que les vingt-quatre heures vont vite à la discrète élite !...

Mais les cris publics reprennent. Avis important ! l'Amortissable a fléchi, ferme le Panama. Enchères, experts. Avances sur titres cotés ou non cotés, achats de nu-propriétés, de viagers, d'usufruits ; avances sur successions ouvertes et autres ; indicateurs, annuaires, étrennes. Voyages circulaires à prix réduits. Madame Ludovic prédit l'avenir de 2 à 4. Jouets *Au Paradis des enfants* et accessoires pour cotillons aux grandes personnes. Grand choix de principes à l'épreuve. Encore des cris ! Seul dépôt ! soupers de centième ! Machines cylindriques Marinoni ! Tout garanti, tout pour rien ! Ah ! la rapidité de la vie aussi seul dépôt...

Des mois, les ans, calendriers d'occasion. Et l'automne s'engrandeuille au bois de Boulogne, l'hiver gèle les fricots des pauvres aux assiettes sans fleurs peintes. Mai purge, la canicule aux brises frivoles des plages fane les toilettes coûteuses. Puis, comme nous existons dans l'existence où l'on paie comptant, s'amènent ces messieurs courtois des Pompes Funèbres, autopsies et convois salués sous la vieille Monotopaze du soleil. Et l'histoire va toujours dressant, raturant ses Tables criblées de piteux *bilan*, — ô Bilan, va quelconque ! ô Bilan, va quelconque.....

Rue Madame. Août 1884.

COMPLAINTE DES MOUNIS

DU MONT-MARTRE

Dire que, sans filtrer d'un divin Cœur,
Un air divin, et qui veut que tout s'aime,
S'in-Pan-filtre, et sème
Ces vols d'oasis folles de blasphèmes
Vivant pour toucher quelque part un Cœur...

Un tic tac froid rit en nos poches,
Chronomètres, réveils, coucous ;
Faut remonter ces beaux joujoux,
Œufs à heures, mouches du coche,
Là-haut s'éparpillant en cloches...

Voici le soir,
Grince, musique
Hypertrophique
Des remontoirs !

Dire que Tout est un Très Sourd Mystère ;
Et que le Temps, qu'on ne sait où saisir,
Oui, pour l'avertir !
Sarcle à jamais les bons soleils martyrs,
O laps sans digues des nuits du Mystère !...

Allez, coucous, réveils, pendules ;
Escadrons d'insectes d'acier,
En un concert bien familier,
Jouez sans fin des mandibules,
L'Homme a besoin qu'on le stimule !

Sûrs, chaque soir,
De la musique
Hypertrophiqne
Des remontoirs !

Moucherons, valseurs d'un soir de soleil,
Vous, tout comme nous, nerfs de la nature,
Vous n'avez point cure
De ce que peut être cette aventure :
Les mondes penseurs s'errant au Soleil !

Triturant bien l'heure en secondes,
En trois mil six cents coups de dents,

De nos parts au gâteau au Temps
Ne faites qu'un hâchis immonde
Devant lequel on se morfonde !

Sûrs, chaque soir,
De la musique
Hypertrophique
Des remontoirs !

Où le trouver, ce Temps, pour lui tout dire,
Lui mettre le nez dans son œuvre, un peu !
Et cesser ce jeu !
C'est vrai, la Métaphysique de Dieu
Et ses amours sont infinis ! — mais, dire ..

Ah ! plus d'heure ? fleurir sans âge ?
Voir les tableaux lents des Saisons
Régir l'écran des horizons,
Comme autant de belles images
D'un même Aujourd'hui qui voyage ?

Voici le soir !
Grince, musique
Hypertrophique
Des remontoirs !

COMPLAINTE-LITANIES

DE MON SACRÉ-CŒUR

Prométhée et Vautour, châtiment et blasphème,
Mon Cœur, cancer sans cœur, se grignote lui-même.

Mon Cœur est une urne où j'ai mis certains défunts,
Oh ! chut, refrains de leurs berceaux ! et vous, parfums...

Mon Cœur est un lexique où cent littératures
Se lardent sans répit de divines ratures.

Mon Cœur est un désert altéré, bien que soûl
De ce vin revomi, l'universel dégoût.

Mon cœur est un Néron, enfant gâté d'Asie,
Qui d'empires de rêve en vain se rassasie.

Mon Cœur est un noyé vidé d'âme et d'essors,
Qu'étreint la pieuvre Spleen en ses ventouses d'or.

C'est un feu d'artifice hélas ? qu'avant la fête,
A noyé sans retour l'averse qui s'embête.

Mon cœur est le terrestre Histoire-Corbillard,
Que traînent au néant l'instinct et le hasard.

Mon cœur est une horloge oubliée à demeure,
Qui, me sachant défunt, s'obstine à sonner l'heure !

Mon aimée était là, toute à me consoler ;
Je l'ai trop fait souffrir, ça ne peut plus aller.

Mon Cœur, plongé au Styx de nos arts danaïdes,
Présente à tout baiser une armure de vide.

Et toujours, mon Cœur, ayant ainsi déclamé,
En revient à sa complainte : Aimer, être aimé !

1881. 5, rue Berthollet.

COMPLAINTE.

DES DÉBATS MÉLANCOLIQUES ET LITTÉRAIRES

> On peut encore aimer, mais confier toute son âme est un bonheur qu'on ne retrouvera plus.
>
> CORINNE OU L'ITALIE.

Le long d'un ciel crépusculâtre,
Une cloche angéluse en paix
L'air exilescent et marâtre
Qui ne pardonnera jamais.

Paissant des débris de vaisselle,
Là-bas, au talus des remparts,
Se profile une haridelle
Convalescente; il se fait tard.

Qui m'aima jamais? Je m'entête
Sur ce refrain bien impuissant,
Sans songer que je suis bien bête
De me faire du mauvais sang.

Je possède un propre physique,
Un cœur d'enfant bien élevé,
Et pour un cerveau magnifique
Le mien n'est pas mal, vous savez,

Eh bien, ayant pleuré l'Histoire,
J'ai voulu vivre un brin heureux;
C'était trop demander, faut croire;
J'avais l'air de parler hébreux.

Ah! tiens, mon cœur, de grâce, laisse!
Lorsque j'y songe, en vérité,
J'en ai des sueurs de faiblesse,
A choir dans la malpropreté.

Le cœur me piaffe de génie
Eperdument pourtant, mon Dieu!
Et si quelqu'une veut ma vie,
Moi je ne demande pas mieux!

Eh va, pauvre âme véhémente!
Plonge, être, en leurs Jourdains blasés,
Deux frictions de vie courante
T'auront bien vite exorcisé.

Hélas, qui peut m'en répondre !
Tenez, peut-être savez-vous
Ce que c'est qu'une âme hypocondre ?
J'en suis une dans les prix doux.

O Hélène, j'erre en ma chambre ;
Et tandis que tu prends le thé,
Là-bas, dans l'or d'un fier septembre,

Je frissonne de tous mes membres,
En m'inquiétant de ta santé.

Tandis que, d'un autre côté...

Berlin.

COMPLAINTE

D'UNE CONVALESCENCE EN MAI

Nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort.

Vie de Pascal, par Mme Perier.

Convalescent au lit, ancré de courbatures,
Je me plains aux dessins bleus de ma couverture,

Las de reconstituer dans l'art du jour baissant
Cette dame d'en face auscultant les passants :

Si la Mort, de son van, avait chosé mon être,
En serait-elle moins, ce soir, à sa fenêtre ?...

Oh ! mort, tout mort ! au plus jamais, au vrai néant
Des nuits où piaule en longs regrets un chant-huant !

Et voilà que mon Ame est tout hallucinée !
Mais s'abat, sans avoir fixé sa destinée.

Ah ! que de soirs de mai pareils à celui-ci ;
Que la vie est égale ; et le cœur endurci !

Je me sens fou d'un tas de petites misères.
Mais maintenant, je sais ce qu'il me reste à faire.

Qui m'a jamais rêvé ? Je voudrais le savoir !
Elles vous sourient avec âme, et puis bonsoir,

Ni vu ni connu. Et les voilà qui rebrodent
Le canevas ingrat de leur âme à la mode ;

Fraîches à tous, et puis reprenant leur air sec
Pour les christs déclassés et autres gens suspects

Et pourtant, le béni grand bol de lait de ferme
Que me serait un baiser sur sa bouche ferme !

Je ne veux accuser personne, bien qu'on eût
Pu, ce me semble, mon bon cœur étant connu...

N'est-ce pas ; nous savons ce qu'il nous reste à faire,
O Cœur d'or pétri d'aromates littéraires,

Et toi, cerveau confit dans l'alcool de l'Orgueil !
Et qu'il faut procéder d'abord par demi-deuils...

Primo : mes grandes angoisses métaphysiques
Sont passées à l'état de chagrins domestiques ;

Deux ou trois spleens locaux. — Ah ! pitié, voyager
Du moins, pendant un an ou deux à l'étranger...

Plonger mon front dans l'eau des mers, aux matinées
Torrides, m'en aller à petites journées,

Compter les clochers, puis m'asseoir, ayant très chaud,
Aveuglé des maisons peintes au lait de chaux...

Dans les Indes du Rêve aux pacifiques Ganges,
Que j'en ai des comptoirs, des hamacs de rechange !

— Voici l'œuf à la coque et la lampe du soir.
Convalescence bien folle, comme on peut voir.

Coblentz.

COMPLAINTE

DU SAGE DE PARIS

Aimer, uniquement, ces jupes éphémères ?
Autant dire aux soleils : fêtez vos centenaires.

Mais tu peux déguster, dans leurs jardins d'un jour,
Comme à cette dînette unique Tout concourt;

Déguster, en menant les rites réciproques,
Les trucs Inconscients dans leur œuf, à la coque.

Soit en pontifiant, avec toute ta foi
D'Exécuteur des hautes-œuvres de la Loi;

Soit en vivisectant ces claviers anonymes,
Pour l'art, sans espérer leur *at* d'hostie ultime

Car, crois pas que l'hostie où dort ton paradis
Sera d'une farine aux levains inédits.

Mais quoi, leurs yeux sont tout! et puis la nappe est mise,
Et l'Orgue juvénile à l'aveugle improvise.

Et, sans noce, voyage, curieux, colis,
Cancans, et fadeur d'hôpital du même lit,

Mais pour avoir des vitraux fiers à domicile,
Vivre à deux seuls est encor le moins imbécile.

Vois-la donc, comme d'ailleurs, et loyalement,
Les passants, les mots, les choses, les firmaments.

Vendange chez les arts enfantins ; sois en fête
D'une fugue, d'un mot, d'un ton, d'un air de tête.

La science, outre qu'elle ne peut rien savoir,
Trouve, tels les ballons, l'Irrespirable Noir.

Ne force jamais tes pouvoirs de Créature,
Tout est écrit et vrai, rien n'est contre-nature.

Vivre et peser selon le Beau, le Bien, le Vrai ?
O parfums, ô regards, ô fois ! soit, j'essaierai ;

Mais, tel Brennus avec son épée, et d'avance,
Suis-je pas dans l'un des plateaux de la balance ?

Des casiers de bureau, le Beau, le Vrai, le Bien ;
Rime et sois grand, la Loi reconnaîtra les siens.

Ah ! démaillotte-toi, mon enfant, de ces langes
D'Occident ! va faire une pleine eau dans le Gange.

La logique, la morale, c'est vite dit ;
Mais ! gisements d'instincts, virtuels paradis,

Nuit des hérédités et limbes des latences !
Actif ? passif ? ô pelouses des Défaillances,

Tamis de pores ! Et les bas-fonds sous-marins,
Infini sans foyer, forêt vierge à tous crins !

Pour voir, jetez la sonde, ou plongez sous la cloche ;
Oh ! les velléités, les anguilles sous roche,

Les polypes sournois attendant l'hameçon,
Les vœux sans état-civil, ni chair, ni poisson !

Les guanos à Geysers, les astres en syncope,
Et les métaux qui font loucher nos spectroscopes !

Une capsule éclate, un monde de facteurs
En prurit, s'éparpille assiéger les hauteurs ;

D'autres titubent sous les butins génitoires,
Ou font un feu d'enfer dans leurs laboratoires !

Allez ! laissez passer, laissez faire ; l'Amour
Reconnaîtra les siens : il est aveugle et sourd.

Car la vie innombrable va, vannant les germes
Aux concurrences des êtres sans droits, sans terme.

Vivotez et passez, à la grâce de Tout ;
Et voilà la piété, l'amour et le bon goût.

L'Inconscient, c'est l'Éden-Levant que tout saigne ;
Si la Terre ne veut sécher, qu'elle s'y baigne !

C'est la grande Nounou où nous nous aimerions
A la grâce des divines sélections.

C'est le Tout-Vrai, l'Omniversel Ombelliforme
Mancenilier, sous qui, mes bébés, faut qu'on dorme !

(Nos découvertes scientifiques étant
Ses feuilles mortes, qui tombent de temps en temps.)

Là, sur des oreillers d'étiquettes d'éthiques,
Lévite félin aux égaux ronrons lyriques,

Sans songer : « Suis-je moi ? Tout est si compliqué !
« Où serais-je à présent, pour tel coche manqué ? »

Sans colère, rire, ou pathos, d'une foi pâle,
Aux riches flirtations des pompes argutiales,

Mais sans rite emprunté, car c'est bien malséant,
Sirote chaque jour ta tasse de néant ;

Lavé comme une hostie, en quelconques costumes
Blancs ou deuil, bref calice au vent qu'un rien parfume.

— « Mais, tout est rire à la Justice ! et d'où vient
Mon cœur, ah ! mon sacré-cœur, s'il ne rime à rien ? »

— Du calme et des fleurs. Peu t'importe de connaître
Ce que tu fus, dans l'à jamais, avant de naître ?

Eh bien, que l'autre éternité qui, Très-Sans-Toi,
Grouillera, te laisse aussi pieusement froid.

Quant à *ta* mort, l'éclair aveugle en est en route
Qui saura te choser, va, sans que tu t'en doutes.

— « Il rit d'oiseaux, le pin dont *mon* cercueil viendra ! »
— Mais *ton* cercueil sera *sa* mort ! etc...

Allons, tu m'as compris. Va, que ta seule étude
Soit de vivre sans but, fou de mansuétude.

COMPLAINTE DES COMPLAINTES

Maintenant, pourquoi ces complaintes ?
Gerbes d'ailleurs d'un défunt Moi
Où l'ivraie art mange la foi ?
Sot tabernacle où je m'éreinte
A cultiver des roses peintes ?
Pourtant ménage et sainte-table !
Ah ! ces complaintes incurables,
Pourquoi ? pourquoi ?

Puis, Gens à qui les fugues vraies
Que crie, au fond, ma riche voix
— N'est-ce pas, qu'on les sent parfois ? —
Attoucheraient sous leurs ivraies
Les violettes d'une Foi,
Vous passerez, imperméables
A mes complaintes incurables ?
Pourquoi ? pourquoi ?

Chut ! tout est bien, rien ne s'étonne.
Fleuris, ô Terre d'occasion,
Vers les mirages des Sions !
Et nous, sous l'Art qui nous bâtonne,
Sisyphes par persuasion,
Flûtant des christs les vaines fables,
Au cabestan de l'incurable
POURQUOI ! — Pourquoi ?

COMPLAINTE-ÉPITAPHE

La Femme,
Mon âme :
Ah ! quels
Appels !

Pastels
Mortels,
Qu'on blâme
Mes gammes !

Un fou
S'avance,
Et danse.

Silence...
Lui, où ?
Coucou

LE CONCILE FÉERIQUE

DRAMATIS PERSONÆ

Le Monsieur.	Le Chœur.
La Dame.	Un Écho.

Nuit d'Étoiles.

LA DAME

Oh ! quelle nuit d'étoiles ! quelles saturnales !
Oh ! mais des galas inconnus
Dans les annales
Sidérales !

LE CHŒUR

Bref, un ciel absolument nu.

LE MONSIEUR

O Loi du rythme sans appel,
Le moindre astre te certifie,
Par son humble chorégraphie !
Mais, nul Spectateur éternel...
Ah ! la terre humanitaire
N'en est pas moins terre-à-terre !
Au contraire.

LE CHŒUR

La terre, elle est ronde
Comme un pot-au-feu ;
C'est un bien pauv' monde
Dans l'infini bleu.

LE MONSIEUR

Cinq sens seulement, cinq ressorts pour nos essors,
Ah ! ce n'est pas un sort !
Quand donc nos cœurs s'en iront-ils en huit ressorts ?
Oh, le jour ! quelle turne !...
J'en suis tout taciturne.

LA DAME

Oh, ces nuits sur les toits !
Je finirai bien par y prendre le froid...

LE MONSIEUR

Tiens, la Terre,
Va te faire
Très lan laire.

LE CHŒUR

Hé ! pas choisi
D'y naître, et hommes ;
Mais nous y sommes,
Tenons-nous-y !

Écoutez mes enfants ? — « Ah ! mourir ! mais me tordre,
« Dans l'orbe d'un exécutant de premier ordre ! »
Rêve la Terre, sous la vessie de saindoux
De la lune laissant fuir un air par trop doux,
Vers les zéniths de brasiers de la voie lactée
Autrement beaux, ce soir, que des lois constatées !)
Juillet a dégainé ! Touristes des beaux yeux,
Quels jubés de bonheur échafaudent ces cieux,
Semis de pollens d'étoiles, manne divine,
Qu'éparpille le Bon Pasteur à ses gallines...

LE MONSIEUR

Et puis le vent s'est tant surmené l'autre nuit...

LA DAME

Et demain est si loin...

LE MONSIEUR

Et ça souffre aujourd'hui.
Ah ! pourrir !

LE CHŒUR

Et la lune même (cette amie)
Salive et larmoie en purulente ophtalmie.
Et voici que des bleus sous-bois ont miaulé
Les mille nymphes ; et (qu'est-ce que vous voulez)
Aussitôt mille touristes des yeux las rôdent,
Tremblants mais le cœur harnaché d'âpres méthodes
Et l'on va. Et les uns connaissent des sentiers,
Qu'embaument de trois mois des fleurs d'abricotiers ;
Et les autres, des parcs où la petite flûte
De l'oiseau bleu promet de si frêles rechutes ;

L'ÉCHO

Oh ! ces lunaires oiseaux bleus dont la chanson
Lunaire saura bien vous donner le frisson...

LE CHŒUR

Et d'autres, les terrasses pâles où le triste
Cor des paons réveillé fait que plus rien n'existe !

Et d'autres, les joncs des mares où le sanglot
Des reinettes vous tire maint sens mal éclos ;
Et d'autres, les prés brûlés où l'on rampe ; et d'autres
La Boue ! où, semble-t-il, tout, avec nous se vautre !
Les capitales échauffantes, même au frais
Des grands hôtels tendus de pâles cuirs gaufrés,
Faussent ; ah ! mais ailleurs, aux grandes routes,
Au coin d'un bois mal famé,

L'ÉCHO

Rien n'est aux écoutes...

LE CHŒUR

Et celles dont le cœur gante six et demi,

L'ÉCHO

Et celles dont l'âme est gris perle,

LE CHŒUR

En bons amis,
Et d'un port panaché d'édénique opulence,
Vous brûlent leurs vaisseaux mondains vers des Enfances.

LE MONSIEUR

Oh ! t'enchanter un peu la muqueuse du cœur !

LA DAME

Ah ! vas-y ; je n'ai plus rien à perdre à cet'heur' ;
La Terre est en plein air, et ma vie est gâchée ;
Ne songe qu'à la Nuit, je ne suis point fâchée.

L'ÉCHO

Et la Vie et la Nuit font patte de velours.

LE CHŒUR

Se dépècent d'abord de grands quartiers d'amour :
Et lors, les chars de foin plein de bluets dévalent
Par les vallons des moissons équinoxiales...
O lointains balafrés de bleuâtres éclairs
De chaleur ! puis ils regrimperont, tous leurs nerfs
Tressés, vers l'hostie de la lune syrupeuse...

L'ÉCHO

Hélas ! tout ça, c'est des histoires de muqueuses

LE CHŒUR

Détraqué, dites-vous ? Ah ! par rapport à quoi ?

L'ÉCHO

D'accord ; mais le spleen vient, qui dit que l'on déchoit
Hors des fidélités noblement circonscrites.

LE CHŒUR

Mais le divin, chez nous, confond si bien les rites !

L'ÉCHO

Soit, mais mon spleen dit vrai. O langes des pudeurs,
C'est bien dans vos blancs plis tels quels qu'est le bonheur.

LE CHŒUR

Mais, au nom de Tout ! on ne peut pas ! la Nature
Nous rue à dénouer, dès janvier, leurs ceintures !

L'ÉCHO

Bon ; si le spleen t'en dit, saccage universel !

LE CHŒUR

Vos êtres ont un sexe, et sont trop usuels,
Saccagez !

L'ÉCHO

Ah ! saignons, tandis qu'elles déballent
Leurs serres de beauté, pétale par pétale !...

LE CHŒUR

Les vignes de vos nerfs bourdonnent d'alcools noirs,
Enfants ! ensanglantez la terre, ce pressoir
Sans planteur de justice !

LE MONSIEUR ET LA DAME

Ah ! tu m'aimes, je t'aime !
Que la mort ne nous ait qu'ivres-morts de nous-mêmes !

Silence ; nuit d'étoiles. — L'aube.

LE MONSIEUR, déclamant

La femme, mûre ou jeune fille,
J'en ai frôlé toutes les sortes,
Des faciles, des difficiles,
C'est leur mot d'ordre que j'apporte !

Des fleurs de chair, bien ou mal mises,
Des airs fiers ou seuls, selon l'heure ;
Nul cri sur elles n'a de prise ;
Nous les aimons, elle demeure.
Rien ne les tient, rien ne les fâche ;
Elles veulent qu'on les trouv'belles,
Qu'on le leur râle et leur rabâche,
Et qu'on les use comme telles
Sans souci de serments, de bagues,
Suçons le peu qu'elles nous donnent ;
Notre respect peut être vague :
Les yeux sont haut et monotones.
Cueillons sans espoir et sans drame ;
La chair vieillit après les roses ;
Ah ! parcourons le plus de gammes !
Vrai, il n'y a pas autre chose.

LA DAME, déclamant à son tour

Si mon air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner ;
Je ne la fais pas à la pose,
Je suis la Femme, on me connaît.
Bandeaux plats ou crinière folle ?
Dites ? quel front vous rendrait fous ?

J'ai l'art de toutes les écoles,
J'ai des âmes pour tous les goûts.
Cueillez la fleur de mes visages,
Sucez ma bouche et non ma voix,
Et n'en cherchez pas davantage,
Nul n'y vit clair, pas même moi.
Nos armes ne sont pas égales,
Pour que je vous tende la main :
Vous n'êtes que de braves mâles,
Je suis l'Éternel Féminin !...
Mon but se perd dans les étoiles ! ..
C'est moi qui suis la grande Isis !...
Nul ne m'a retroussé mon voile !...
Ne songez qu'à mes oasis.
Si mon air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner ;
Je ne la fais pas à la pose ;
Je suis la Femme ! on me connaît.

LE CHŒUR

Touchant accord !
Joli motif
Décoratif,
Avant la mort !

Lui, nerveux,
Qui se penche
Vers sa compagne aux larges hanches,
Aux longs caressables cheveux.
Car, l'on a beau baver les plus fières salives,
Leurs yeux sont tout! Ils rêvent d'aumônes furtives!
O chairs d'humains, ciboire de bonheur! on peut
Blaguer, la paire est là, comme un et un font deux
— Mais, ces yeux, plus on va, se fardent de mystère!
— Eh bien, travaillez à les ramener sur terre!
— Ah! la chasteté n'est en fleur qu'en souvenir!
— Mais ceux qui l'ont cueillie en renaissent martyrs!
Martyres mutuels! de frère à sœur sans père!
Comment ne voit-on pas que c'est là notre Terre?
Et qu'il n'y a que ça! que le reste est impôts
Dont vous n'avez pas même à chercher l'à-propos!
Il faut répéter ces choses! Il faut qu'on tette
Ces choses! Jusqu'à ce que la Terre se mette,
Voyant enfin que tout vivote sans témoin,
A vivre aussi pour elle, et dans son petit coin!

LA DAME

La pauvre Terre, elle est si bonne!...

LE MONSIEUR

Oh ! désormais, je m'y cramponne.

LA DAME

De tous nos bonheurs d'autochtones !

LE MONSIEUR

Tu te pâmes, moi je m'y vautre !

LE CHŒUR

Consolez-vous les uns les autres.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Le Sanglot de la Terre

Complainte de l'Organiste de Notre-Dame de Nice 7
Soir de Carnaval. 9
La Chanson du Petit hypertrophique 11
Spleen des Nuits de juillet 13
Farce éphémère 15
Apothéose 16
Encore à cet astre 17
Sieste éternelle. 18
Médiocrité 19
Curiosités déplacées 20
Marche funèbre pour la mort de la Terre (*Billet de faire-part*). 21
Fantaisie. 25
Rosace en vitrail. 27
Litanies de misère 30
Pour le Livre d'amour 33
Hypertrophie. 35
Crépuscule de dimanche d'été. 36
Couchant d'hiver. 38
Noël sceptique 40
Petite chapelle. 41
L'Impossible. 42

Devant la grande rosace en vitrail de Notre-Dame. 44
Sonnet pour éventail 46
Méditation grisâtre (*sonnet*). 47
Les Têtes de morts (*sonnet*) 48
Éclair de gouffre 49
La Première nuit (*sonnet*). 50
Intarissablement (*sonnet*) 51
La Cigarette (*sonnet*) 52

Les Complaintes

Dédicace 55
Préludes autobiographiques 57
Complainte propitiatoire à l'Inconscient 63
Complainte-Placet de Faust fils 65
Complainte à Notre-Dame des Soirs 66
Complainte des Voix sous le Figuier bouddhique 68
Complainte de cette bonne Lune. 74
Complainte des Pianos qu'on entend dans les quartiers aisés. 76
Complainte de la bonne Défunte. 80
Complainte de l'Orgue de Barbarie 82
Complainte d'un certain Dimanche. 85
Complainte d'un autre Dimanche 88
Complainte du fœtus du Poète 90
Complainte des pubertés difficiles 92
Complainte de la fin des Journées. 94
Complainte de la Vigie aux minuits polaires 96
Complainte de la Lune en province 98
Complainte des Printemps 100
Complainte de l'Automne monotone 103
Complainte de l'Ange incurable 106
Complainte des Nostalgies préhistoriques 109

Autre Complainte de l'Orgue de Barbarie 111
Complainte du pauvre Chevalier-Errant 114
Complainte des formalités nuptiales 117
Complainte des Blackboulés 122
Complainte des Consolations 125
Complainte des bons Ménages 127
Complainte de Lord Pierrot 128
Autre Complainte de Lord Pierrot 132
Complainte sur certains ennuis 134
Complainte des noces de Pierrot 136
Complainte du Vent qui s'ennuie la nuit 139
Complainte du pauvre corps humain 142
Complainte du Roi de Thulé 145
Complainte du soir des Comices agricoles 148
Complainte des Cloches 150
Complainte des grands Pins dans une villa abandonnée . . . 153
Complainte sur certains temps déplacés 156
Complainte des condoléances au Soleil 158
Complainte de l'oubli des Morts 160
Complainte du pauvre jeune homme 163
Complainte de l'Époux outragé 167
Complainte-Variations sur le mot *falot, falotte* 170
Complainte du Temps et de sa commère l'Espace 173
Grande Complainte de la Ville de Paris 176
Complainte des Mounis du Mont-Martre 179
Complainte-Litanies de mon Sacré-Cœur 182
Complainte des Débats mélancoliques et littéraires 184
Complainte d'une Convalescence en mai 187
Complainte du Sage de Paris 190
Complainte des Complaintes 196
Complainte-Épitaphe 198

LE CONCILE FÉERIQUE

Le Concile féerique 199

62-1-20 - Imp. Artistique « LUX », 131, Boul. St-Michel, Paris

BINDING LIST DEC 19 1953

PQ
2323
L8A17
1920
t.1

Laforgue, Jules
Poésies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY